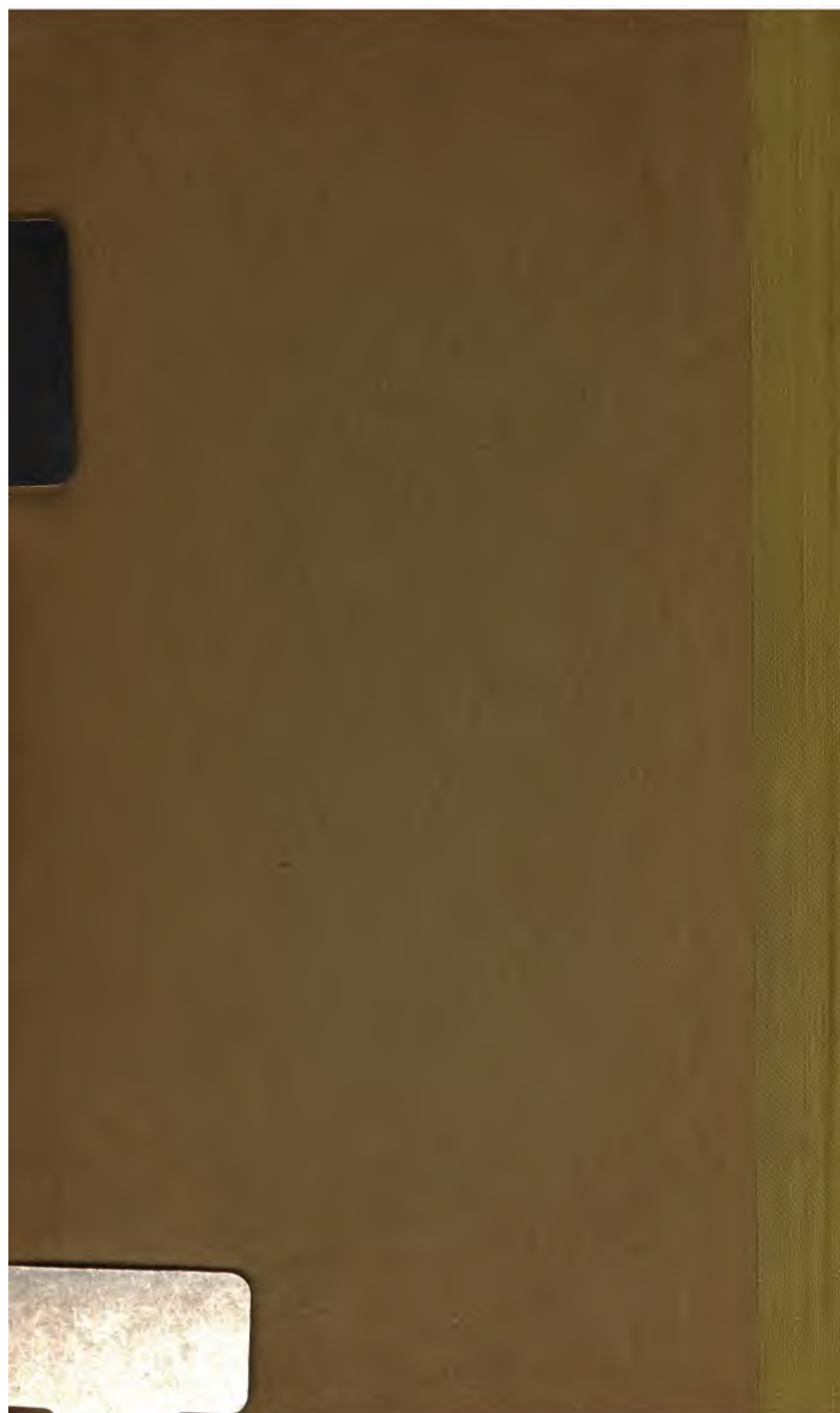
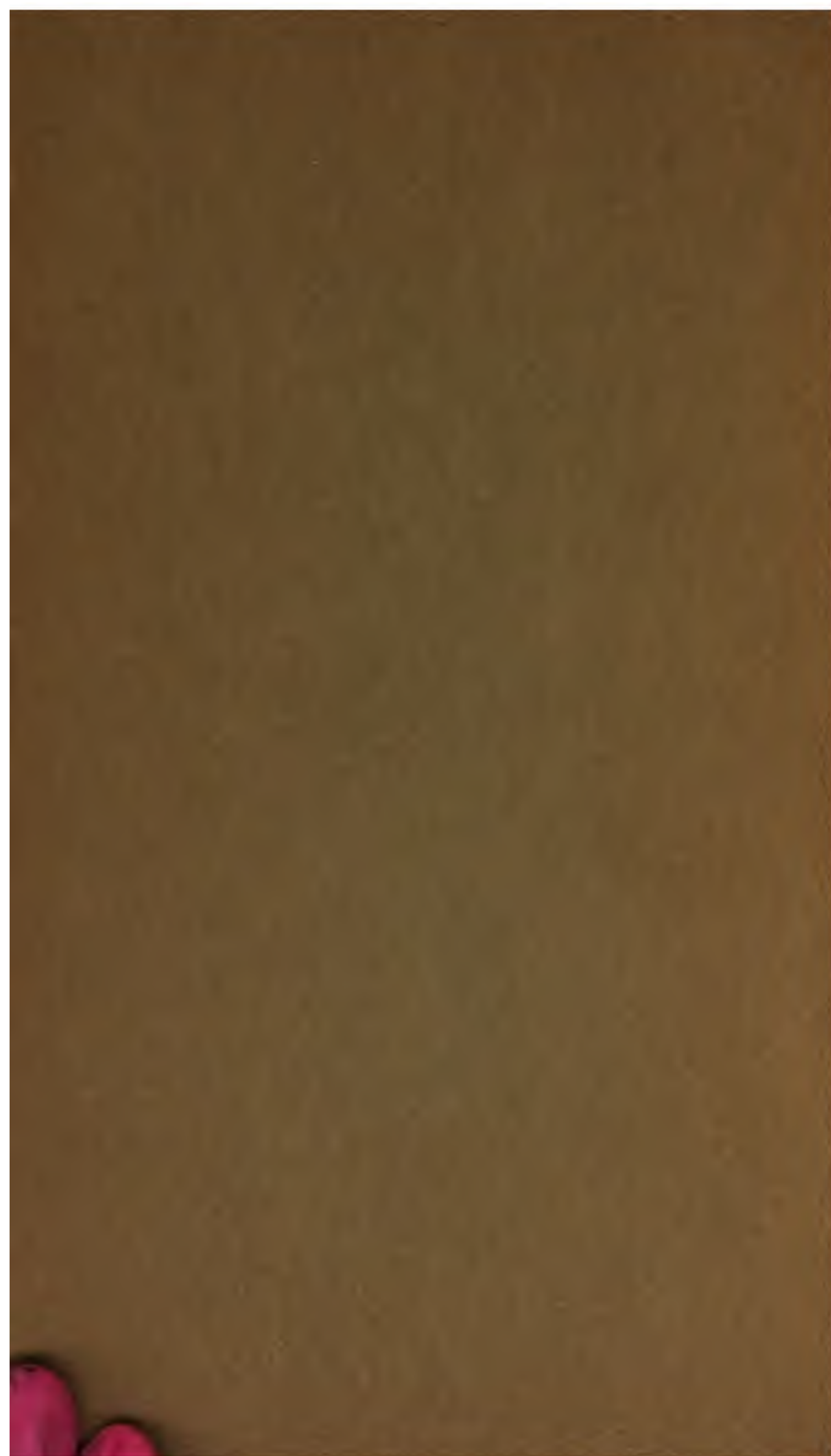

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438620 6





LES EPHTHALITES.

LES HUNS BLANCS

OU

EPHTHALITES

DES HISTORIENS BYZANTINS.

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,

SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE,
MEMBRE CORRESPONDANT DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES DE SAINT-PÉTERSBOURG
ET DE FRANCFORT, ETC.

Lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,
dans ses séances de juillet 1849.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Cie,
SUCCESSEURS DE FAIN ET THUNOT,
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON.

—

1849.

SUR LES HUNS BLANCS

OU

EPHTHALITES

DES HISTORIENS BYZANTINS.



Tout ce qui touche aux Huns Ephthalites est resté jusqu'à présent un des points les plus obscurs de l'histoire asiatique (1); non que la question pré-

(1) Ce que l'on a su jusqu'à présent des Huns Ephthalites peut se résumer dans ce que feu M. Saint-Martin dit à ce sujet dans les savantes annotations de son édition de l'*Histoire du Bas-Empire*. Nous transcrivons cette note, qui est à la page 254 et suiv. du t. IV (Paris, 1824): « Les auteurs orientaux donnent le nom d'*Haïathelah* ou *Haïathélites* au peuple qui, pendant la durée du cinquième et la moitié du sixième siècle, fut du côté de l'orient le voisin et l'adversaire des rois de Perse de la dynastie des Sassanides, et qui fut soumis par les Turks, vers l'an 550. Les Arméniens, qui font très-souvent mention des guerres que les Perses eurent à soutenir contre ces peuples, les appellent *Heph-*

sente par elle-même des difficultés particulières, mais à cause de la pénurie de nos documents sur

thal. Ce nom est le même que celui des Ephthalites, Ἐφθαλῖται, qu'on trouve dans Procope, *de Bell. Pers.* I, 3, et dans les autres écrivains byzantins. C'est par une erreur de copiste que quelques auteurs les appellent Nephthalites, Νεφθαλῖται. Les Arméniens et les Grecs s'accordent à leur attribuer aussi la dénomination de *Huns*; mais pour les distinguer des Huns plus voisins de l'Europe et sujets d'Attila, les Grecs les désignaient par le surnom de *blancs*, comme on le voit dans Procope, *de Bell. Pers.*, lib. I, c. 3, τὸ Οὔννων τῶν Ἐφθαλιτῶν ἔθνος, οὕσπερ λευκοὺς ὀνομάζουσι, et dans Théophanes, p. 105, τοὺς λεγομένους λευκοὺς Οὔννους, τοὺς λεγομένους Νεφθαλίτας. Leur civilisation plus avancée, la douceur de leurs mœurs et la blancheur de leur teint, leur avaient valu ce surnom. Il est difficile de déterminer précisément à quelle race appartenait cette nation; il est probable, comme son nom l'indique, qu'elle se rattachait à la race finnoise ou hunnique, qui fut toujours très-mêlée avec les branches de la race scythique, de sorte qu'elle a pu offrir un certain nombre de peuplades dignes de mériter, sous le rapport physique, les éloges des historiens de Byzance. La puissance des Haïathélites s'étendit, selon les écrivains orientaux, sur le Kharizm et toute la Transoxane; l'Oxus les séparait de la Perse. On voit même, par les géographes arabes, que leur territoire se prolongeait au sud jusqu'à l'Hindoustan; il comprenait même la ville de Badghiz dans le Khorasan. Cosmas Indicopleustes, qui écrivait au milieu du sixième siècle, donne le nom de *Hunnie* à tout le pays qui séparait de son temps la Chine, qu'il appelle Tzinitzas (le Tchinistân des Persans), de la Perse et de l'empire romain. On ignore comment s'éleva l'empire de ces Huns Ephthalites; il est probable qu'ils détruisirent le royaume des Arsacides établis à Balkh, qui subsistait encore à la fin du quatrième siècle. Il serait fort intéressant de rechercher dans les auteurs chinois, si instruits en général de ce qui concerne les régions habitées par cette nation, sous quel nom les Ephthalites leur furent connus. Deguignes a bien prétendu qu'ils étaient les Turks *Tiè-lè*; mais ce qu'il dit à ce sujet n'est guère vraisemblable. »

les contrées peu accessibles qui formèrent le noyau et la partie principale de ce qu'on a nommé le royaume Indo-Scythique. Nous espérons pouvoir montrer cependant qu'en tenant compte de tous les éléments qu'il est possible aujourd'hui de réunir sur ce sujet, on est amené à une solution aussi simple que complète, devant laquelle s'évanouissent toutes les fausses hypothèses auxquelles ont donné lieu le nom et l'origine des Ephthalites.

Les découvertes inespérées qui depuis vingt ans ont enrichi les cabinets de l'Europe d'une si prodigieuse quantité de médailles bactriennes et indo-scythiques, ont rappelé l'attention sur un sujet que Bayer, il y a plus d'un siècle, semblait avoir épuisé. Déjà des travaux fort importants ont été publiés par quelques-uns des archéologues et des orientalistes les plus éminents de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Ces travaux, naturellement, sont principalement numismatiques, et jusqu'à présent leur objet a été surtout d'établir, par le déchiffrement des légendes, la série chronologique des princes grecs, parthes et scythes, dont les noms ont été pour la première fois révélés par les nouvelles médailles. Nos recherches ont un caractère essentiellement différent; mais la question purement ethnologique que nous nous sommes proposé d'éclaircir n'en est pas moins dans une étroite connexion avec les études paléographiques auxquelles les médailles ont donné lieu. Il est bien clair, en effet, que si l'on parvient à établir d'une

manière précise la nationalité des peuples barbares qui vinrent fonder un nouvel empire sur les ruines du royaume gréco-bactrien, les orientalistes pourront trouver dans ce résultat une direction importante pour l'éclaircissement des difficultés que présente encore la lecture complète des légendes qui se rapportent à ce que l'on a nommé les rois scythes. *Scythe* est un mot qui n'a aucune valeur sérieuse en ethnologie : née de l'ignorance des anciens sur les contrées du nord de l'Europe et de l'Asie intérieure, cette dénomination, dont on a fait un usage quelquefois si abusif, doit disparaître de la langue scientifique à mesure que les notions vagues font place aux connaissances positives. Indépendamment de son rapport direct avec l'histoire des pays indo-bactriens, le résultat auquel nous avons été conduit est de nature, si nous ne nous abusons, à jeter aussi un jour tout nouveau sur quelques-uns des faits primordiaux de l'histoire de l'Inde, obscurément indiqués dans les traditions épiques.

C'est au milieu de la seconde moitié du ve siècle que les noms de *Huns blancs* et d'*Ephthalites* apparaissent dans l'histoire. Procope, qui écrivait dans le siècle suivant, est le premier auteur chez qui ces deux dénominations se rencontrent à propos des guerres fréquentes où les rois de Perse s'étaient trouvés engagés depuis le règne de Bahram-Ghoûr, qui monta sur le trône vers l'année 420, contre les peuples de la Transoxane. Au début de cet épisode

de son Histoire de la guerre Persique, l'écrivain byzantin trace d'abord, selon son usage, un aperçu de ce peuple nouveau dont il va s'occuper. « Les *Ephthalites*, dit-il (1), sont de la race des Huns, dont ils portent le nom, bien qu'ils n'aient pas de rapports avec les Huns que nous connaissons (2). Ils n'habitent pas non plus sur les confins de ceux-ci, ni même dans leur voisinage, mais bien sur la limite des Perses du côté du nord, là où se trouve la ville de Gorgo (3), et ils ont avec ces derniers de

(1) Procop. *Bell. Pers.* lib. I, c. 3. — Priscus (*Excerpta de Legationibus*, p. 75, t. I du *Corpus Scriptorum Byzant.*, ed. Reg.) désigne le même peuple sous le nom de *Huns Kidarites*, Οὖννοι Κιδαρῖται, mais par une confusion évidente avec les Huns de l'ouest de la Caspienne. Voyez nos Recherches sur les Huns, dans le cahier de décembre 1848 des *Nouvelles Annales des Voyages*, p. 302, et Saint-Martin, Notes sur Lebeau, t. VII, p. 251, de son édition de l'*Histoire du Bas-Empire*, 1827.

(2) C'est-à-dire avec les Huns d'Attila et les Huns de la Méotide.

(3) Cette place est indubitablement la ville aujourd'hui ruinée, mais autrefois très-importante, de *Gorghân*, la Djordjân des géographes arabes, dans un petit pays du même nom (l'Hyrcanie des auteurs classiques), situé vers l'angle sud-est de la mer Caspienne (Voy. le pseudo Ibn-Haucal, *Oriental Geography*, ed. W. Ouseley, p. 179, etc. Abou'lféda, trad. lat. de Reiske, dans le *Magazin für Historie und Geographie* de Büsching, t. V, 1771, p. 334; et le *Djihân Numa* de Hadji-Khalfa, t. I, p. 449 de la version latine de Norberg, Londini, 1818, in-8; ou mieux la traduction française manuscrite d'Armain, ms. de la Bibliot. Nat. de Paris, p. 787. Cp. Fraser, *Narrative of a Journey into Khorasan*, Lond. 1825, in-4°, p. 612; Burnes, *Voyage à Boukhara* (t. III, trad. fr., p. 81), et Bode, dans les *Denkschriften der russ. Geogr. Gesellschaft*, t. I, p 406. Weimar, 1849. Il ne

fréquents démêlés au sujet des limites. Les Ephthalites ne sont pas nomades comme les autres tribus hunniques; fixés dans un bon pays depuis de longues années, ils y ont pris une vie sédentaire, et ils ne font pas d'incursions sur les terres romaines, si ce n'est comme auxiliaires des Mèdes (1). Seuls entre tous les Huns ils ont la peau blanche, et des traits qui n'ont rien de difforme. Leurs mœurs sont aussi bien différentes ; ils ne mènent pas, comme les Huns, une vie de bêtes sauvages ; ils obéissent à un roi, sont régis par des lois régulières, et ne montrent pas moins d'équité et de bonne foi dans leurs transactions, soit entre eux, soit avec les étrangers, que les Romains ou toute autre nation policée. Les riches ont autour d'eux jusqu'à vingt amis, et parfois davantage, qu'ils admettent à leur table et avec lesquels ils partagent en quelque sorte leurs biens. Mais aussi l'usage veut que lorsque le patron vient à mourir, tous ses clients, quoique pleins de vie, descendent avec lui dans la tombe. »

Il y a dans ce tableau plus d'un trait important sur lequel nous aurons à revenir. Mais ni Procope dans les six chapitres qu'il consacre aux affaires des

faut pas confondre, comme on l'a fait souvent, cette Gorghân de l'Hyrcanie avec Ourghendj, l'ancienne capitale du Kharizm ou pays de Khiva, qui est beaucoup plus haut dans le nord. Priscus (*loco cit.*) écrit *Gorga*, de même que chez les orientaux Gorghân se prononçait aussi et s'écrivait quelquefois *Gourgha*.

(1) Procope emploie volontiers cet ancien nom classique pour désigner les Perses.

Huns Ephthalites avec les Perses durant un espace de trente années environ (1), ni les chroniqueurs byzantins, tels que Théophanes et Cedrenus, qui ont suivi ses récits dans cette partie de l'histoire du ve siècle (2) ; ni Agathias, ni Ménandre, ni Théophylacte, qui après lui ont encore parlé du même peuple jusqu'à la fin du siècle suivant (3), ne nous fournissent d'autres indications propres à nous éclairer sur l'origine des Ephthalites, non plus que sur la suite régulière de leur histoire.

Il n'est pas douteux que les renseignements d'ailleurs si précis que l'historien des guerres de Justinien donne ici sur ce peuple, et que les noms mêmes d'*Ephthalites* et de *Huns Blancs* sous lesquels il le désigne, ne fussent arrivés à la connaissance des Byzantins par l'intermédiaire des Perses ou par celui des Arméniens : c'étaient la les seules voies d'information que les Grecs eussent alors sur l'intérieur de l'Asie à l'orient de la Caspienne. Nous voyons en effet dans les chroniques persanes, notamment dans celles de Mirkhond et de Tabéri, dans le *Modjmel-al-Tévarikh*, dont MM. Mohl et Reinaud ont tra-

(1) Procop. *Bellum Persicum*, I, c. 3 à 8.

(2) Theophanis Confess. *Chronographia*, p. 104 sqq., ed. Reg.; Cedrenus, t. I, p. 355 et passim.

(3) Agathias, lib. IV, p. 137 sq. ; Menander, *in Excerptis de Legationibus*, p. 107 sq. et 137 ; Theophylactus Simocatta, *Historia Mauric.*, lib. IV, c. 6, et VII, 7. — Les textes de ces différents auteurs en ce qui touche les Huns Ephthalites ont été réunis par Stritter dans le 1er vol. de ses *Memoriæ populorum*, *Hunnica*, c. 14, 590 à 600.

duit de nombreux extraits, et enfin dans la dernière partie du *Châh-Namèh* de Firdouçi relative à l'histoire des Sassanides, que le peuple oriental avec lequel les Perses furent en guerre sous le règne de Bahram Ghoûr et sous ses successeurs jusqu'à Nouschirvân, c'est-à-dire depuis le commencement du v[e] siècle de notre ère jusqu'au milieu du vi[e], y est généralement désigné sous le nom de *Haïathélèh*, ou *Haïthélaïân*, et quelquefois *Haïthal* (1), d'où s'est formé le grec Ἐφθαλῖται; bien que les auteurs orientaux, soit par une réminiscence, chez eux très-commune, de l'antique dénomination de Tourân, soit par l'application anticipée du nom du peuple qui domina dans les contrées de l'Oxus après les Ephthalites, emploient fréquemment aussi le nom de *Turks* et de *Turkestan* (1). La dénomination

(1) Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, trad. par M. de Sacy dans ses *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 343 à 365; Tabéri, cité par Saint-Martin dans ses notes sur Lebeau, t. VIII, p. 252; *Modjmel-al-Tévarikh*, chronique des rois de Perse, extrait par M. Mohl, dans le *Nouv. Journ. Asiat.*, t. XII de la 3[e] série, 1841, p. 517; Firdouçi, analysé par M. Mouradja d'Ohsson dans son *Tableau histor. de l'Orient*, t. II, p. 240 et suiv., Paris, 1804, in 8°; et par Görres, dans son *Heldenbuch von Iran*, t. II, p. 443 sq., Berlin, 1820, in-8. La traduction monumentale de Firdouçi dont M. Mohl enrichit notre littérature, et dont il a jusqu'à présent donné deux volumes, n'a pas malheureusement encore atteint cette période de la dynastie sassanide, la plus riche et la plus précieuse sans contredit du *Châh-Namèh* pour l'histoire *positive* de l'ancienne Perse antérieurement à la conquête arabe.

(2) C'est même sous ce nom de *Turks* que Mirkhond mentionne d'abord les Ephthalites, lorsqu'il raconte leur prise

persane des Ephthalites se retrouve chez les auteurs arméniens, sous des formes plus ou moins modifiées. Moïse de Khorèn, qui vivait dans la première moitié du ve siècle, et qui était ainsi précisément contemporain des guerres de Bahram-Ghoûr avec les Ephthalites, nomme les *Hephthagh* parmi les peuples barbares de la Scythie, mais sans faire pressentir encore la grande figure que bientôt après ils devaient faire dans l'histoire orientale (1). Élisée,

d'armes contre la Perse sous le règne de Bahram-Ghoûr (vers l'année 430). Mirkhond, traduction citée de M. de Sacy, p. 335 et 341. Le chroniqueur avait déjà appliqué le même nom aux peuples de la Transoxane sous le règne de Chapour-Dhou'lactaf, le Sapor II des auteurs grecs, qui régna de l'an 310 à 380 (*Ibid.*, p. 307), et il l'emploie encore en plusieurs endroits concurremment avec celui de Haïathéléh. Il en est de même du *Modjmel-al-Tévarikh* (l. c., p. 517) et du Chah-Naméh. Les Grecs de Byzance n'ignoraient pas cet usage où étaient les Perses de donner le nom de Turks aux Ephthalites ou Huns orientaux (ou, plus exactement, à tous les peuples Transoxans, quelle que fût d'ailleurs leur origine); Théophylacte Simocatta le dit expressément en plusieurs endroits de son histoire (lib. III, c. 6; liv. IV, c. 6 et 10).

(1) Géographie de Moïse de Khorèn, trad. franç. de M. de Saint-Martin, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 373. On sait que M. Saint-Martin s'est efforcé de prouver que la Géographie qui porte le nom de Moïse de Khorèn n'était pas l'ouvrage de ce célèbre historien, et qu'il a cru pouvoir en faire descendre la composition jusqu'au IXe, ou même au Xe siècle, en se fondant sur un certain nombre de passages du texte qui ne peuvent en effet appartenir au temps de Moïse (*Mémoire sur l'époque de la composition de la Géographie attribuée à Moyse de Khoren*, ouvrage cité, p. 301 et suiv.). Dans notre Mémoire *sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase* (Paris, 1847, in-8°, p. 147), nous avions élevé des doutes

son contemporain (1), qui écrivit l'histoire de la

sérieux sur la légitimité de cette opinion d'un savant dont nul plus que nous, cependant, ne respecte la critique éminente et la haute autorité ; depuis lors, des faits que nous ne connaissions pas au moment où nous émettions ces doutes sont venus les confirmer pleinement, ou plutôt les changer en une certitude absolue que les objections de M. Saint-Martin n'étaient pas fondées. Dans un mémoire sur l'origine des Slaves publié en 1828, antérieurement à son grand ouvrage sur les Antiquités Slaves, M. Schafarik rapporte qu'ayant consulté un des Mékhitaristes de Venise, le P. Authimosian, sur la mention que Moïse de Khorèn fait des Slaves du Danube, le savant Arménien l'avait informé à cette occasion qu'aucun des passages sur lesquels Saint-Martin s'appuie pour refuser au père de l'histoire arménienne la composition de sa Géographie, ne se trouve dans les plus anciens manuscrits qui se conservent dans la bibliothèque des Mékhitaristes. Le père Indjidjian, dans son ouvrage posthume sur les Antiquités Arméniennes publié à Venise en 1835 en trois volumes in-4° (en arménien), s'étend beaucoup sur le même fait, et reproche assez vivement à Saint-Martin de s'être borné, dans sa réimpression du texte de la Géographie de Moïse de Khorèn, et dans sa traduction, à suivre l'édition de Marseille de 1683 et celle des frères Whiston, sans avoir eu recours aux manuscrits de Venise, ni même à l'édition arménienne de 1752. Ceux qui comme nous ne seraient pas à même de consulter en original l'ouvrage du P. Indjidjian, peuvent voir l'analyse que M. Friedrich Neumann en a donnée dans le Journal de M. Lassen pour la connaissance de l'Orient (*Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. I, p. 243 et suiv. Gött., 1837, in-8°). Il reste donc bien avéré que sauf les interpolations anciennes qu'a subies le texte primitif, et qui descendent en effet jusqu'au xe siècle de notre ère, la Géographie qu'une tradition constante a attribuée à Moïse de Khorèn est bien en effet son ouvrage. Comp. Ph. Krug, *Forschungen in der älteren Geschichte Russlands*, p. 829. Saint-Petersb., 1848, in-8°.

(1) Elisée est mort en 480. Son histoire s'arrête en 464. Elle a

lutte sanglante que l'Arménie chrétienne soutint au v[e] siècle contre la propagande armée du magisme persan, parle occasionnellement à plusieurs reprises des guerres que dans le même temps les rois sassanides faisaient aux Ephthalites, et il désigne constamment ceux-ci sous les noms de *Hounk* ou *Huns*, et de *Kouchank* (1). Nous verrons bientôt quelle est l'origine et l'acception réelle de cette dernière dénomination, que le traducteur français d'Élisée écrit à tort *Kouchuns*, et qu'il confond avec le nom même des Huns dont elle est très-différente (2). C'est aussi sous les noms de *Huns* et de *Kouschans* que les Ephthalites sont désignés dans l'histoire de Lazare Parbe, le continuateur d'Élisée (3). Dans un seul passage de ce dernier historien (4), le nom des Ephthalites se montre, mais sous la forme corrompue d'*Idalagân* que le traducteur n'a pas su reconnaître (5), et qui rappelle le Haïthélaïân des Perses ; dans d'autres auteurs de l'ancienne Arménie, par exemple dans la géographie de Vartan, qui appartient à la seconde moitié du xiii[e] siècle, l'ethnique se lit *Thêdalatzi*, et le nom

été traduite en français par un Arménien de naissance, M. l'abbé Grégoire Kabaragy Garabed. Paris, 1844, in-8°.

(1) Elisée, trad. fr., p. 12, et passim. — Le *k* final est en arménien le signe du pluriel.

(2) *Ibid.*, p. 303.

(3) Traduction abrégée de Lazare Parbe, à la suite de l'Elisée de M. Kabaragy, p. 258.

(4) Elisée, p. 20.

(5) Voyez la note de M. Kabaragy sur ce mot, p. 310.

du pays *Thèdalia* (1), de même que dans la version arménienne de la chronique de Michel le Syrien, auteur du XIIe siècle, dont M. Dulaurier a récemment traduit quelques fragments (2). Un très-curieux document turk de la fin du VIe siècle, rapporté par Théophytacle Simocatta (3), donne la forme *Abdéla*, analogue au *Thédal* arménien.

Abou'lfaradj, qui vivait dans le même temps que Michel le Syrien, et qui a comme celui-ci écrit en syriaque une chronique universelle pour laquelle l'auteur puisa, selon les époques et le théâtre des événements, à des sources grecques, arabes et persanes (4), emploie, dans le seul passage où il mentionne les Ephthalites, le nom de Huns, *Hounîh* (5). Cette dénomination était d'ailleurs habituelle chez les auteurs arméniens du VIe siècle et des siècles suivants, et un passage très-précis de Lazare Parbe montre qu'en effet dans l'opinion des habitants de l'Arménie les Ephthalites de la Transoxane ne formaient qu'une même race d'hommes avec les Huns du nord du Caucase (6). Nous n'avons pas à nous

(1) Géographie du Vartabied Vartan, texte et trad, dans les *Mém. sur l'Arménie* de Saint-Martin, t. II, p. 439.

(2) *Nouv. Journ. Asiat.*, oct. 1848, p. 291.

(3) *Historia Mauriciana*, lib VII, c. 7.

(4) Assemani *Biblioth. Orient.*, t. II, p. 313.

(5) Greg. Abulfaragii, sive Bar-Hebræi, *Chronicon Syriacum*, *e codic. syr. vertit Jac. Bruns*. Lipsiæ, 1789, in-4°, 2 vol., t. II, p. 77.

(6) « L'an 481, dit le chroniqueur, la guerre éclata entre les Perses et les Huns et Kouchuns (Kouchank), *peuples hunniaques*

prononcer encore sur la légitimité de cette opinion ; nous devons seulement faire remarquer que selon toute probabilité elle était également répandue à cette époque chez les Perses, d'où les Grecs l'avaient reçue aussi bien que de l'Arménie. Dans la relation des contrées de l'Orient insérée par l'Alexandrin Cosmas à la fin de sa *Cosmographie Chrétienne*, les Ephthalites ne sont pas désignés autrement que sous le nom de *Huns*, avec l'épithète de *Blancs*, λευκοὶ Οὖννοι, et les pays qu'ils occupaient sous celui de *Hounnie*, Οὐννία (1). Cosmas parcourait les côtes occidentales de l'Inde vers l'année 530, et les notions si curieuses et si importantes qu'il y recueillit sur l'intérieur de l'Asie et sur les extrémités orientales du continent, lui avaient indubitablement été fournies par les indigènes, ou pour mieux dire par les marchands qui avaient traversé en caravanes ces contrées intérieures. Le nom de *Huns*

qui occupaient les deux côtés de la mer Caspienne, depuis la province de Khorassan jusqu'au défilé de Derbend. » Lazare Parbe, à la suite de la traduction d'Elisée de M. Kabaragy, p. 258, Cp. p. 279.

(1) Cosmæ Indopleustes, *Topographia Christiana*, ed. Montfaucon, dans la *Collectio nova Patrum*, t. II, p. 337 à 339. Paris, 1706, f°. Comp. deux autres passages de Cosmas, aux livres II et III, p. 132 et 179. — La partie de la *Topographia Christiana* qui contient la relation personnelle du voyage de Cosmas dans les mers de l'Inde avait été déjà imprimée à part, avec une traduction française, par Melchisedec Thévenot, dans la 1re partie de son *Recueil de Voyages curieux*, 1664, in-f°. Les passages cites sont aux pages 4 et 5 du texte, 21 et 22 de la traduction.

Blancs est donc bien celui sous lequel les Ephthalites étaient connus dans le nord-ouest de l'Inde et chez les peuples limitrophes ; et d'ailleurs cette dénomination est tout à fait dans le génie des populations de l'Asie centrale, où rien n'est plus commun que l'emploi de ces épithètes de *blanc* ou de *noir* appliquées à des peuples différents ou à des tribus d'un même peuple, pour exprimer des conditions différentes de richesse, de puissance ou de civilisation. Ajoutons qu'ici le témoignage de Cosmas est parfaitement indépendant de celui de Procope, chez qui se trouve aussi la dénomination de *Huns Blancs*, ainsi que nous l'avons vu ; car l'auteur de la Cosmographie Chrétienne, entré dans les ordres religieux après avoir longtemps mené la vie de marchand et de marin, écrivit son livre en Égypte vers l'année 535 (1), conséquemment vingt ans avant l'époque où Procope écrivait lui-même à Constantinople, sur des documents originaux, l'histoire des guerres de Justinien. Théophylacte Simocatta, qui écrivait au commencement du VIIe siècle, emploie aussi les noms de *Huns* et d'*Ephthalites* pour désigner le même peuple (2).

De l'exposé qui précède il résulte qu'un peuple dont les historiens de l'Occident n'avaient pas fait mention, possédait au Ve siècle de notre ère la ré-

(1) Voy. la préface de Montfaucon en tête de la *Topogr. Christ.*, l. c., p. *ii*.

(2) *Histor. Maur.*, lib. IV, c. 6. Ailleurs il leur applique le nom de *Turks*, pour se conformer, dit-il, à l'usage des Perses.

gion de l'Oxus et s'y était rendu puissant; que ce peuple nouveau, en hostilité perpétuelle avec les Perses, fut connu de ceux-ci sous le nom de *Haïathélèh*, nom qui prit chez les Arméniens la forme habituelle de *Thédaliens*, et chez les Grecs Byzantins celle d'*Ephthalites;* enfin, que le même peuple fut aussi connu des Asiatiques et des Grecs sous la dénomination générique de *Huns*, et rattaché par les Occidentaux à cette race redoutable qui précisément dans le même temps (de 444 à 454), sous la conduite d'Attila, remplissait l'Europe entière de dévastation et de terreur. Mais ce qu'on ne voit pas dans les sources persanes, non plus que dans les sources arméniennes ou grecques, ce sont les antécédents historiques de ce peuple, son point de départ en Asie, l'origine ou pour mieux dire la forme indigène de son nom, diversement modifié chez les étrangers; ce sont enfin des indications précises sur sa parenté supposée avec les nations hunniques. Or, le rôle important que les Ephthalites ont joué dans l'histoire de l'Asie méridionale, indépendamment de l'attention sérieuse que dans l'état actuel des études historiques on apporte à l'investigation des origines des peuples et de leurs affinités primordiales, donnerait incontestablement un intérêt tout particulier à la solution complète de ces diverses questions.

C'est l'objet que nous nous sommes proposé dans ce mémoire.

Nous croyons pouvoir montrer qu'avec les notions

qui nous sont fournies par les sources historiques de l'Inde et de la Chine, et par le seul rapprochement de faits dont la liaison est évidente, bien que jusqu'à présent elle fût restée inaperçue, on est parfaitement en état de répondre à ces deux questions :

Quelle est la forme indigène du nom des Ephthalites ?

Les Ephthalites sont-ils réellement des Huns ?

Ces deux propositions sont d'ailleurs si étroitement liées entre elles, que l'éclaircissement de l'une conduit en même temps à la solution de l'autre.

Les Ephthalites sont-ils des Huns ? L'affirmative ne serait pas douteuse, s'il suffisait, pour répondre à cette question, de l'accord implicite des anciens auteurs, organes de l'opinion populaire, qui désignent les Ephthalites sous ce nom de Huns, et même de l'affirmation directe d'un des anciens historiens de l'Arménie, Lazare Parbe, dont nous avons précédemment rapporté les paroles (1). Mais pour des faits de cette nature, on ne regarde pas aujourd'hui de telles preuves comme suffisantes. On sait combien les anciens en général, et les Orientaux en particulier, sont restés étrangers à ce qu'on peut nommer le sens critique, c'est-à-dire à cette méthode rigoureuse d'investigation qui constitue la partie véritablement scientifique de l'histoire, et

(1) Ci-dessus, p. 16, note 6.

combien ont peu de valeur réelle ces dénominations générales que l'on appliquait vaguement aux peuples ou aux contrées des parties extrêmes du monde alors connu. Ainsi les termes de *Scythes* et de *Scythie* chez les Grecs et les Romains, de *Saka* chez les Irâniens et les anciens Hindous, de *Tourân* chez les Perses de la période sassanide, de *Turks* et de *Turkestan* chez les musulmans, ont eu une valeur purement fictive tout à fait en dehors de la réalité des faits; et on sait que le nom des *Huns* lui-même, chez les populations du centre et du nord de l'Europe au moyen-âge, s'appliqua à une foule de peuples orientaux, par exemple aux Slaves, qui n'avaient certes rien de commun, par la langue ni par l'origine, avec la race des Huns véritables. Il suffisait que parmi ces peuples, d'ailleurs fort peu connus, qui ont de toute antiquité mené la vie nomade dans les immenses steppes de la zône centrale de l'Asie, l'un d'eux acquît sur les autres une suprématie temporaire, — ce qui est successivement arrivé pour tous, — pour que son nom, indistinctement appliqué à toutes les tribus soumises, prît tout à coup une immense extension et eût un grand retentissement. Quelque chose de semblable se présente-t-il ici dans ce cas particulier de l'attribution du nom des Huns au peuple connu sous la dénomination plus spéciale d'Ephthalites? c'est ce dont nous pourrons juger par l'exposé strictement historique des faits.

Les pays montueux qui forment au nord la lisière extrême de l'Iran, entre l'angle sud-est de la

mer Caspienne et la gauche de l'Oxus, quoique conquis par Alexandre dans sa marche rapide vers l'Inde à travers les provinces de l'empire de Darius, ne reconnurent que faiblement l'autorité macédonienne. Habités par des peuples belliqueux, que Cyrus lui-même et ses successeurs avaient regardés moins comme des sujets proprement dits que comme des peuples tributaires, ces pays frontières, connus dans l'ancienne géographie sous les noms d'Hyrcanie et de Bactriane, échappèrent bientôt à la domination des Séleucides. Moins de soixante-dix ans après la mort d'Alexandre, au milieu du IIIe siècle avant notre ère (entre les années 256 et 250), un double soulèvement presque simultané, dont nous ignorons les détails, enleva du même coup au sceptre des rois de Syrie l'Hyrcanie et la Bactriane (1) : la première pour reconstituer, sous l'antique race royale d'Askhân ou des Arsacides, un royaume indigène qui fut le noyau de l'empire des Parthes si célèbre dans l'histoire ; la seconde, pour former le royaume Gréco-Bactrien, dont le fondateur, gouverneur du pays pour les Séleucides avant de s'être déclaré indépendant, fut ainsi le chef d'une dynastie d'extraction macédonienne.

Il ne nous est parvenu que très-peu de documents sur l'histoire de ces deux états limitrophes, et sur les rapports qu'ils purent avoir soit entre eux, soit avec les populations nomades qui leur confinaient au nord, soit enfin avec les habitants

(1) Justin., lib. XLI, c. 4.

des hautes vallées de l'est et du sud. Cette lacune n'importe d'ailleurs en rien, pour le premier siècle, au sujet spécial de nos recherches actuelles. On voit seulement, et c'est le seul fait important que nous ayons à noter, que les rois grecs de la Bactriane avaient étendu leur domination d'un côté sur la Sogdiane jusqu'au Jaxartès, le Sihoun de la géographie orientale, de l'autre sur l'Irân oriental (l'Afghanistân actuel), et sur toute la vallée de l'Indus jusqu'au delta du fleuve (1).

Nous approchons des événements sur lesquels nous aurons à nous arrêter d'une manière plus spéciale. Allié du roi de Syrie Demetrius II dans la guerre que celui-ci avait déclarée aux Parthes, dont l'extension devenait chaque jour plus redoutable, le roi de Bactriane ne fit ainsi que hâter la ruine qu'il avait voulu détourner. Les Arsacides victorieux envahirent la Bactriane, et en détachèrent plusieurs provinces. Ce premier démembrement, qui paraît devoir se rapporter à l'année 139 avant notre ère (2), ne fut que le prélude d'un événement

(1) Strab., *Geogr*, lib. XI, p. 517 et 516, et xv, p. 686, ed. Casaub. Cp. Mannert, *Geographie der Griechen und Römer.*, IV, 473 sqq., 1795, et Chr. Lassen, *sur Gesch. der griech. und indoskythischen Könige in Baktrien, Kabul u. Indien*, p. 220 sqq. Bonn, 1838, in-8°.

(2) Lassen, ouvrage cité, p. 241. M. Lassen croit même que les Parthes s'emparèrent dès cette époque du royaume Bactrien tout entier, et que ce fut sur eux que treize ans plus tard les nomades conquirent la Sogdiane. Cette opinion, d'ailleurs appuyée de l'autorité de Trogue-Pompée (ap. Justin., XLI, 6), est assez

encore plus désastreux. Treize ans après l'invasion parthe, en l'année 128 ou 127, un flot de barbares sorti des steppes du nord arriva tout à coup sur le Jaxartès, franchit le fleuve et se répandit violemment sur la Sogdiane. En l'année 126, le royaume Bactrien était complétement anéanti.

Par une fatalité déplorable, tout ce que les anciens historiens grecs avaient pu recueillir sur ces événements est perdu pour nous. Deux lignes de l'abréviateur de Trogue Pompée, et quatre lignes de Strabon, c'est à quoi se réduisent aujourd'hui de ce côté nos renseignements. Ces renseignements se bornent aux noms des peuples principaux parmi ceux qui renversèrent ainsi le royaume gréco-bactrien : dans Strabon (1), les *Asiens*, les *Pasiani*, les *Tokhares* et les *Sakaraules*; dans Justin (2), les *Asiens* et les *Sarankes*, ce dernier nom et celui de Sakaraules donné par Strabon n'en formant évidemment qu'un seul, très-probablement altéré dans Justin (3). Justin paraît aussi avoir réuni sous la

bien justifiée par les documents chinois que nous rapporterons bientôt.

(1) Lib. XI, p. 511; t. IV, p. 255 de la trad. fr.

(2) *Trogi historiar. Prologi*, à la suite de Justin, prologus libri XLI. Justin nomme aussi les Tokhares (il écrit *Thogarii*, mais le prologue de Trogue-Pompée pour le ch. XLII a *Thochari*), sans toutefois les rattacher d'une manière spéciale à l'invasion du royaume Bactrien par les Scythes, quoique ce soit dans le même temps (lib. XLII, c. 2).

(3) Ce qui l'indique, c'est le mot *Saka* contenu dans la première partie du nom donné par Strabon, mot qu'il est très-

commune appellation d'Asiens les *Pasiani* de Strabon, nom qui sans nul doute se doit lire *Aspasiens*, avec la particule initiale qui s'applique très-communément dans les textes ariens et sanscrits à ces hordes des steppes intérieures (1). Quant aux *Tokhares*, leur nom paraît devoir s'appliquer à des peuples montagnards sortis des hautes vallées qui couvrent la Transoxane à l'est, et non à des hordes venues avec les autres Scythes des steppes du Jaxartès et de l'Aral (2).

naturel de rencontrer dans un ethnique appliqué à un de ces peuples que les Iraniens et les anciens Hindous désignaient en effet sous cette dénomination générique de *Sakas*. On retrouve d'ailleurs le nom dans Ptolémée aux confins de l'Hyrcanie, sous la forme *Sagaraukes*, Σαγαραῦκαι (VI, 14); mais nous manquons d'autres moyens de comparaison qui nous permettent de restituer au nom sa forme pure. Quant à l'altération qui s'est glissée dans le texte de Trogue-Pompée, elle provient peut-être de la préoccupation occasionnée dans l'esprit de l'auteur ou de quelqu'un de ses copistes par le nom des *Zaranghes*, c'est-à-dire des habitants de la *Drangiane*, territoire contigu au sud à la Bactriane. Mais l'étymologie du nom des Zaranghes est tout à fait locale, comme l'a bien montré M. Burnouf dans son *Commentaire sur le Yaçna* (Notes et Éclaircissements, p. XCVIII).

(1) La forme tronquée *Pasiani* ne se retrouve nulle part dans les anciens auteurs, tandis que les *Aspasiaques*, ou Asiens-Cavaliers, sont spécialement nommés parmi les peuples de la région Transoxane dans Polybe (Ἀσπασιάκαι, *Historiar.* lib. X, § 48, éd. Didot, 1839), dans Ptolémée (Ἀσπίσιοι, pour Ἀσπάσιοι, *Geogr.*, lib. VI, c. 14), et dans un autre passage de Strabon lui même (Ἀσπασιάκαι, lib. XI, p. 513), où les manuscrits donnent non-seulement cette forme régulière *Aspasiaques*, et celles d'*Aspasiates* et d'*Aspasiatres*, mais aussi la forme pareillement mutilée Πασιάκαι (traduct. française de Strabon, t. IV, p. 262, n. 3).

(2) *Toukhâra*, en sanscrit, signifie neige, glace, frimas; et de

Mais si le temps n'a rien épargné de ce qu'avaient écrit les anciens auteurs de l'Occident sur l'histoire

toute antiquité le nom de *Toukhâras* a été appliqué chez les Hindous, comme on le voit par leurs anciens poëmes, aux habitants de la région élevée où l'Oxus et une partie des affluents supérieurs du Sindh ont leurs sources (Lassen, *zur Geschichte der griech. und indoskyth. Könige*, p. 255; du même *indische Alterthumskunde*, p. 853, Bonn, 1847. Comp. le Journal des Savants, sept. 1817, p. 530). Il paraît aussi que le nom se localisa de bonne heure dans les hautes vallées de l'Oxus et du Jaxartes. La mention que l'on en trouve dans Pline, dans Denys le Périégète, dans Ptolémée et dans Ammien Marcellin, n'est pas assez précise pour que leurs textes seuls permissent d'affirmer qu'il s'agit chez eux d'un pays dont les limites soient déterminées; mais les indications des sources chinoises, à dater de la fin du IVe siècle de notre ère, ne laissent pas de doute à cet égard (Abel Rémusat, *Nouv. Mél. Asiat.*, t. 1, p. 244. Cp. Neumann, *Asiatische Studien*, p. 179 sqq., et l'itinéraire du prêtre bouddhique Hiuang-Thsang, de la première moitié du VIIe siècle, dans Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 160, 1849, in-4°), non plus que les notions fournies par les géographes arabes et persans de l'époque du Khâlifat. Chez ceux ci, le nom de *Tokharistân* s'applique à la contrée montagneuse et froide située entre Balk et les sources de l'Oxus. Plus tard, probablement après la conquête mongole, le nom de Tokharistân cessa d'être en usage dans le pays; non-seulement aucun des voyageurs européens qui depuis cinq cents ans ont pénétré dans ces froides vallées, Marco Polo en 1280, Benedict Goës en 1603, le lieutenant Wood en 1837, ne l'y a trouvé en usage; mais, ce qui n'est pas moins décisif, cette dénomination arienne n'existait pas dans les mémoires turks (de la seconde moitié du XIVe siècle) sur lesquels Chéref-eddîn a composé son Histoire de Timoûr que Pétis de la Croix a traduite en français, et qui contient, comme on sait, les détails les plus circonstanciés sur la géographie locale du Turkestan. Dans Chéref-eddîn, comme dans toutes les relations européennes, c'est le nom de *Badakhchân* qui a remplacé celui de Tokharistân. Cette dernière dénomination n'a rien de commun avec le nom

du royaume Gréco-Bactrien et sur les circonstances qui en marquèrent la chute, les Annales chinoises, depuis que l'accès nous en a été ouvert par les immortels travaux des missionnaires français du XVIIe et du XVIIIe siècles, nous ont apporté, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, des lumières qu'il n'aurait pas semblé qu'on en dût attendre. Les entreprises militaires des empereurs de la dynastie des Han sur l'Asie centrale à partir du IIe siècle avant notre ère (1), mirent la Chine en rapport direct et suivi avec ces contrées intérieures jusqu'à la mer Caspienne et au frontières de l'Iran, et fournirent aux annalistes de l'empire une foule de renseignements précieux sur des pays et des peuples restés pour la plupart inconnus aux Grecs et aux Romains, ainsi qu'aux anciens Perses. C'est au célèbre auteur de l'*Histoire des Huns* qu'appartient l'idée féconde de recourir aux sources chinoises pour suppléer au silence des anciens auteurs de l'Occident sur l'histoire d'une immense partie de l'Asie, ou du moins personne avant lui n'avait réalisé cette idée. Le premier travail de Deguignes en ce genre, antérieur de deux ans à l'apparition de l'Histoire des Huns,

des Turks, quoiqu'on les ait souvent confondus (on peut voir à ce sujet la discussion approfondie de M. Carl Ritter, *Erdkunde*, t. VII, p. 694 sqq.), notamment les chroniqueurs byzantins des derniers temps.

(1) Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. III, p. 43, 1777, in-4°; Abel Rémusat, *Remarques sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident*, dans les *Mém. de l'Institut*, t. VIII; Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 58, 1826, in-4°.

montra tout ce qu'il y avait à attendre de cette voie nouvelle d'investigations. Ce travail, lu à l'Académie des Inscriptions le 7 mai 1754, et publié cinq ans plus tard dans le Tome xxv des Mémoires de l'Académie (1), était de nature à faire une vive sensation parmi les savants, et on peut dire qu'il marque une ère capitale dans cette branche des études asiatiques. Deguignes y faisait voir que l'invasion du royaume Bactrien par les peuples nomades que les Grecs désignent en général sous le nom de *Scythes*, se trouvait relatée avec un grand détail de circonstances positives dans les Annales de la Chine; et le rapprochement établi par l'auteur ne laissait prise à aucun doute, car non-seulement le fait général est le même, mais les dates se répondent exactement. L'événement, comme nous l'avons dit plus haut, appartient aux années 127 et 126 avant J.-C. Il est nécessaire, pour l'intelligence de ce qui doit suivre, d'en reprendre sommairement le précis tel que le donnent les livres chinois; et d'ailleurs nous aurons à apporter quelques modifications de détail aux traductions antérieures. Hâtons-nous d'ajouter que pour ces rectifications, quelquefois assez importantes, ce n'est pas de notre autorité personnelle que nous nous appuyons, mais bien de l'autorité incontestée d'un membre de cette Académie, M. Stanislas Julien, dont la con-

(1) *Recherches sur quelques événements qui concernent l'histoire des rois grecs de la Bactriane*, etc., dans les *Mém. de l'Académie*, t. XXV, 1759, p. 17-33.

naissance approfondie de l'idiome chinois est un fait de notoriété universelle. M. Stanislas Julien, avec une inépuisable complaisance bien connue de tous ceux qui ont eu comme nous à y recourir, a revu ou refait sur les originaux la traduction *littérale* — nous appuyons sur ce mot — des différents morceaux que nous aurons à produire dans le cours de nos recherches.

Dans le IIIe siècle avant notre ère, un peuple nombreux nommé les *Youeï-tchi* — dont le nom se peut aussi prononcer *Yué-tchi*, ou même *Yué-ti* (1), — campait à l'angle nord-ouest de la Chine, là où se termine la grande Muraille, dans un pays qu'on a depuis nommé le Tangout. Les Yué-tchi avaient colonisé ce pays depuis une époque déjà ancienne, et sans doute ils y étaient venus de l'ouest ou du sud-ouest, car leur langue, au rapport des annalistes chinois contemporains, était la même que celle des Tibétains, et différait complétement de la langue des Hioung-nou, c'est-à-dire des nations turco-finnoises. Au commencement du IIe siècle avant J.-C., les Hioung-nou dominaient sur la vaste étendue de steppes qui couvre la Chine au nord jusqu'aux montagnes de la Sibérie, et qui se prolonge au loin vers l'ouest; ils attaquèrent les Yué-tchi et les contraignirent d'abandonner leurs terres.

(1) Nous remarquons comme une variante analogue, que le mot *Ta ta*, par lequel les anciens auteurs chinois désignent une grande tribu mongole (les Tâtars), se trouve aussi écrit en chinois *Ta-tché* (Deguignes, *Hist. des Huns*, t. II, p. 40).

C'était vers l'année 162. Une fraction des tribus expulsées, se portant vers le sud, s'enfonça dans les parties montagneuses du Tangout, où le Hoang-ho a ses sources; le reste de la nation, en beaucoup plus grand nombre, s'éloigna dans la direction du nord-ouest. Les premiers furent distingués par l'épithète de *Siao-Yué-tchi* ou Petits Yué-tchi ; les seconds par celle de Grands Yué-tchi, en chinois *Ta-Yué-tchi.*

Ceux-ci franchirent les sables du Cha-mo, et gagnèrent, à 3 ou 400 lieues du Tangout, le pays qu'on nomme aujourd'hui la Dzoûngarie, seul lieu de passage aisément praticable qui existe entre la haute région mongolique et la région basse du lac d'Aral (1); les tribus d'un peuple nommé *Szu*, ou *Ssé* (2), qui occupaient les cantons voisins de l'Ili,

(1) Cette particularité extrêmement importante de la configuration physique de cette portion de la zone moyenne de l'Asie a été signalée pour la première fois, et parfaitement établie sur des données certaines, par M. Alexandre de Humboldt dans le deuxième volume de son *Asie centrale*, p. 62 et suiv., 1843.

(2) Deguignes (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXV, p. 22, et *Hist. des Huns*, t. I, 2e partie, p. 42) écrit *Su;* Klaproth (*Tabl. histor. de l'Asie*, p. 132), *Ssu;* le P. Hyacinthe, dans sa traduction russe des Annales de la dynastie des Han (version allemande par M. Schott, dans l'*Erdkunde* de M. C. Ritter, t. VII, p. 615), *Sé.* Abel Rémusat (*Recherches sur les langues Tart*, p. 327, et notes du *Foe-Koue-Ki*, p. 39) a écrit le premier *Saï*, mais, nous le craignons, sans autre raison que la pensée de rattacher plus étroitement à ce nom l'ethnique arien *Saka*. Lui-même écrit *Ssé* dans ses Extraits tirés de Ma-touan-lïn sur différents peuples du Tibet et de la Boukharie (*Nouv. Mél. Asiat*, t. I, p. 238).

durent alors se retirer devant les Yué-tchi, et se portèrent plus à l'ouest dans les steppes du Jaxartes. Les Yué-tchi eux-mêmes ne restèrent pas longtemps en paix dans leur nouvelle demeure. Un autre peuple très-nombreux, dont le nom est écrit d'abord *Hieou-sioun*, et plus tard *Ou-soun*, chez les annalistes chinois, arriva bientôt après de l'orient, où il avait demeuré aussi du côté du Tangout, et d'où les Hioung-nou venaient de l'expulser à son tour; et il obligea les Yué-tchi d'abandonner la Dzoûngarie, comme ceux-ci en avaient auparavant chassé les Ssé (1). Les auteurs chinois remarquent expressément à propos des *Ou-soun* « que par leur apparence extérieure ils différaient extrêmement de tous

(1) C'est Deguignes le premier qui a tiré des Annales chinoises ces notions importantes sur le mouvement des peuples nomades de l'Asie intérieure dans le cours du premier siècle avant notre ère (*Acad. des Inscr.*, t. XXV, p. 20 sqq., 1754, et *Hist. des Huns*, t. I, 2e partie, p. 41, 1756). Depuis, les mêmes faits se trouvent rapportés avec plus ou moins d'étendue, d'après les mêmes sources, dans un grand nombre d'ouvrages : par le P. Mailla, dans l'*Histoire générale de la Chine*, t. III, p. 36 sqq., 1777; par Klaproth, dans ses *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 57, 132 et 163, 1826; par M. Brosset (d'après les dictées d'Abel Rémusat au collége de France), dans le *Nouv. Journ. Asiat.*, t. II, 1828, p. 418; par Abel Rémusat lui-même, dans ses *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, t. I, p. 220 sqq., 1829; dans ses Notes sur le *Foe-Koue-Ki*, p. 83 et 37, 1836; et dans ses Remarques sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident, *Mém. de l'Institut*, t. VIII, p. 116; par M. Carl Ritter, dans le t. VII de son *Erdkunde*, p. 613 sqq., d'après le P. Hyacinthe de Saint-Pétersbourg, 1837; enfin par M. Stanislas Julien, dans une note tirée du *Sse-ki* de Sse-ma-thsien et communiquée à M. Alexandre de Humboldt (*Asie centrale*, t. II, p. 63, 1843).

les barbares de Si-yu (c'est-à-dire de l'Occident); qu'ils avaient les yeux bleus (ou verdâtres), la barbe rousse, et ressemblaient à des singes, dont ils tiraient leur origine (1). » Nous devons inscrire ici cette notion curieuse d'ethnographie fournie par les chinois, auxquels, à défaut de qualités historiques plus élevées, on ne peut du moins refuser une grande exactitude dans l'observation des faits extérieurs; mais nous croyons qu'il est sage, malgré l'imposante autorité d'hommes tels qu'Abel-Rémusat, Klaproth et Saint-Martin, à laquelle nous-même nous étions rangés avant d'être entré plus avant dans l'examen des faits connus, de réserver quant à présent son opinion sur la parenté originaire des Ou-soun avec les races blondes du groupe indo-européen, afin de ne pas s'exposer à ériger prématurément en axiome historique une simple hypothèse contre laquelle de sérieuses difficultés s'élèvent, et qui appelle au moins de nouvelles preuves. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cet ordre de considérations, qui mérite bien un examen à part.

Ces refoulements de tribus de l'orient à l'occident, qui eurent lieu entre les années 160 et 128 du Ier siècle avant notre ère, ont une grande importance pour l'histoire de la Bactriane et de l'empire des Parthes; c'est là précisément ce qui jeta sur le Jaxartes, et

(1) Sse-ma-thsien, traduction de M. Stanislas Julien, dans l'*Asie centrale* de M. Alexandre de Humboldt, t. II, p. 63. Comparez Klaproth, *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 163, et sur les peuples issus d'une race de singes, p. 131.

du Jaxartes sur l'Oxus, cette nuée de barbares qui dans les années 127 et 126 envahit la Sogdiane, mit fin au royaume Gréco-Bactrien, et menaça un moment les provinces arsacides.

Il résulte des faits rapportés par les auteurs chinois que l'invasion des pays au sud du Jaxartes ne doit être attribuée qu'aux *Grands Yué-tchi* et aux *Sé*, sans que l'on voie bien clairement quelle fut dans cette grande irruption la part du second de ces deux peuples. On pourrait croire qu'entrés dans la Sogdiane avant les Yué-tchi, ils furent bientôt après refoulés par ces derniers dans les hautes vallées du Jaxartes, et vers le Hindou-Kousch qu'ils franchirent pour pénétrer dans le Kaboulestan, qui est le *Ki-pïn* des auteurs chinois (la *Kophène* des géographes grecs et latins); car c'est dans ces localités montagneuses que nous les montrent les documents chinois des temps voisins de notre ère (1). Quant aux *Ou-soun*, ils ne prirent certainement aucune part à l'invasion de la Transoxane; cela résulte clairement de la relation contemporaine d'un officier chinois envoyé par l'empereur vers les Yué-tchi, à l'époque même où ils venaient de passer au sud du Jaxartes, dans l'intention de les ramener en Tartarie contre les Hioung-nou (2). Ce curieux document,

(1) Abel Rémusat, *Nouv. Mél. Asiat.*, t. I, p. 205 et 238. Les notices traduites par Abel Rémusat sont tirées de l'Encyclopédie de Ma-touan-lïn, rédigée au XIIIe siècle de notre ère; mais on sait que l'encyclopédiste chinois puisait aux sources anciennes.

(2) Cet officier se nommait Tchang-Khian. Parti de la cour impériale en l'année 126, il fut arrêté en chemin par les Hioung-

rédigé en l'année 113 avant notre ère, assigne pour demeure à la puissante nation des Ou-soun (1) le pays compris entre les monts Thian-chan et l'Altaï, c'est à dire la Dzoûngarie actuelle, d'où ils venaient d'expulser les Yué-tchi; c'était dans les environs du lac Issikoul que le kouen-mi, ou chef de la nation, faisait sa résidence (2). C'est donc sans aucun fondement qu'on a cherché un rapport impossible entre ces Ou-soun et les *Asiani* nommés par Strabon parmi les peuples qui détruisirent l'empire Bactrien (3). Le rapprochement que l'on a fait aussi entre les Szu ou Sé et les Saka, bien que de très-savants écri-

nou, qui pénétrèrent l'objet de sa mission, et qui le retinrent parmi eux. Tchang-Khian, parvenu enfin à s'évader après dix années de captivité, ne put conséquemment arriver chez les Yué-tchi qu'en l'année 116, et en effet il les trouva bien établis dans la Transoxane, qu'ils possédaient depuis dix ans (Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. III, p. 36; Klaproth, *Tableaux histor. de l'Asie*, p. 164). Il ne fut donc pas témoin oculaire de la conquête de la Transoxane, comme Deguignes l'a dit par inadvertance (*Acad. des Inscr.*, t. XXV, p. 18), et comme on l'a répété sans autre examen (Abel Rémusat, *Remarques sur l'extension de l'empire chinois*, l. c.; Lassen, *sur Geschichte der griech. u. indoskyth. Kön.*, p. 250).

(1) La nation comptait alors, selon le rapport officiel de Tchang-Khiau, transcrit par l'historien Sé-ma-tsièn (qui écrivait cent ans avant notre ère), 120,000 tentes, 630,000 bouches, et 188,800 guerriers (*Histoire de la dynastie des Han*, trad. du chinois en russe par le P. Hyacinthe, Saint-Pétersbourg, 1829, 2 vol. in-8°, et du russe en allemand par le Dr Schott, dans Ritter, *Erdk.*, t. VII, p. 614).

(2) Sé-ma-tsièn, *l. c.*, p. 614. Cp. Deguignes, *Histoire des Huns*, t. I, 1re partie, p. lxiv.

(3) Deguignes, *Acad. des Inscr.*, t. XXV, p. 26.

vains le présentent comme indubitable (1), ne nous paraît guère mieux fondé; car indépendamment de la ressemblance fort équivoque des noms, il est plus que hasardeux à notre avis de vouloir trouver dans le nom d'une petite tribu jusqu'alors ignorée, arrivant du fond de la Mongolie, l'origine d'une antique appellation qui paraît s'être appliquée, chez les peuples ariens des deux côtés de l'Indus, à la généralité des populations de l'Asie intérieure. Nous n'avons pu nous refuser à jeter ici ces rapides observations, seulement destinées à prémunir contre l'entraînement irréfléchi de certaines opinions d'autant plus contagieuses qu'elles s'appuient de l'autorité de noms que la science révère. Mais il est dans les études historiques quelque chose de plus puissant que les plus grands noms : ce sont les faits; et si les faits mieux connus se refusent à confirmer certaines hypothèses, s'ils repoussent des rapprochements et des généralisations qui s'offraient avec des apparences spécieuses, il ne faut pas hésiter à sortir du cercle que l'on avait tracé autour de nous, et à reprendre courageusement à fond des problèmes qu'un moment on avait crus résolus.

C'est surtout lorsque l'on touche aux questions d'origines ethnologiques qui se rattachent en si grand nombre à la région Aralienne, particulièrement à celles des races blondes du groupe indo-européen, sur lesquelles des savants illustres tels qu'Abel Ré-

(1) Abel Rémusat, *passim;* Lassen, *zur Gesch. der gr. und indoskyth. Kön.*, p. 250, etc.

musat, Saint-Martin, Klaproth et Carl Ritter ont émis des opinions devenues célèbres et presque universellement adoptées, qu'un esprit indépendant éprouve constamment le besoin de se tenir en garde contre la séduction des théories, afin de bien distinguer, ce que l'on n'a peut-être pas toujours fait d'une manière assez rigoureuse, les faits bien établis et bien avérés de ce qui n'est qu'hypothèse et induction. Le progrès réel de la science est à ce prix.

En ce qui touche d'une manière plus spéciale à la synonymie que l'on voudrait pouvoir établir entre les noms de peuples donnés par Strabon et par Justin et ceux qui sont fournis par les sources chinoises, nous ne nous y arrêterons pas. Outre que nous n'aurions rien à ajouter à ce que M. Lassen a dit à ce sujet (1), si ce n'est pour renvoyer sur quelques détails aux observations qui précèdent, ce point de critique ne se rattache pas d'une manière directe à l'objet de nos recherches. Bien que ces préliminaires nous fussent indispensables, peut-être ne se sont-ils déjà que trop étendus. Contentons-nous de reconnaître comme un fait général parfaitement établi, que l'événement attribué par les auteurs de l'Occident aux Scythes ou aux Saces, aux Asiens et aux Aspasiani, aux Sakaraules et aux Tokhares, les relations chinoises, entourées ici d'une garantie beaucoup plus grande d'exactitude historique, l'attri-

(1) *Zur Geschichte der griechischen und indoskythischen Könige*, Bonn, 1838, in 8°, §§ 11 et 16, p. 115 et 244.

buent principalement à un peuple tibétain qu'elles nomment Yué-tchi. Avec les seules notions qui nous sont maintenant acquises, aller plus loin dans les identifications de détail, c'est s'exposer à d'inévitables chances d'erreur.

Mais ce qu'il nous est surtout important de connaître plus en détail, c'est la nation même des *Yué-tchi*. Les historiens du temps de la dynastie des Han, c'est-à-dire des deux siècles qui ont précédé notre ère et des deux siècles qui l'ont suivie, ont heureusement laissé sur ce peuple des renseignements qui ne manquent ni d'intérêt ni d'importance. Le Pline chinois, Ma-touan-lin, a réuni au XIII[e] siècle ces anciennes notions, encore augmentées de notions plus récentes, et en a formé un article spécial parmi ceux qu'il consacre aux nations de l'intérieur de l'Asie. Nous insérons ici la traduction de ce morceau, qu'a bien voulu nous fournir M. Stanislas Julien; elle complète et rectifie en beaucoup de passages essentiels celle qu'Abel Rémusat en a donnée. Quelques faits qui y sont rapportés nous sont déjà connus par ce qui précède; mais nous n'avons pas voulu tronquer ce document

« Les *Ta-Yué-tchi*, ou Grands Yué-tchi (1), y

(1) Nous ferons en passant remarquer sur ce nom que l'assimilation que Klaproth et Rémusat en ont faite avec celui des Massagètes (interprété par le sanscrit *Maha-Géta*, Grands-Gètes), nous ferons remarquer, disons-nous, qu'abstraction faite du rapport plus que douteux (nous le verrons bientôt) entre les *Yué-tchi*, ou même, comme écrit Klaproth, *Yué ti*, et les Gètes

est-il dit, ont été connus du temps des Han (1). Leur capitale est la ville de *Lanchi*; elle est située à 2 ou 3,000 li (2) à l'O. du Ta-Ouân (3), au nord

de race gothique, cette assimilation pèche par sa base, puisque nous savons par des documents certains que les Yué-tchi n'arrivèrent du Tangout en Dzoûngarie qu'un peu avant le milieu du IIe siècle avant notre ère, et qu'ils ne descendirent dans les steppes du Jaxartes que vers l'année 128, tandis qu'Hérodote, trois siècles auparavant, connaît déjà les Massagètes dans la région Transoxane, où Cyrus fut les combattre (Herod. *Histor.*, I, 201 sqq. Comp. Strab., lib. XI, p. 507) Il est surprenant que cette contradiction n'ait pas frappé les deux savants critiques.

(1) De l'an 207 av. J.-C. à l'an 220 de notre ère.

(2) La longueur du *li*, mesure itinéraire des Chinois, a été différente selon les temps. Ces variations paraissent devoir se renfermer entre les extrêmes de 168 à 295 toises de notre ancienne mesure (de 339 à 193 au degré de l'équateur), le li le plus ancien étant le plus court. On a pris, d'après les missionnaires, l'habitude de compter en nombre rond 250 li pour la longueur d'un degré; mais il est clair que ce module, convenable peut-être pour des temps plus rapprochés, est trop long pour les temps de la dynastie des Han. Nous pensons qu'on se rapprochera davantage de la réalité en comptant pour ces temps anciens non pas 10 li dans une de nos lieues communes de 25 au degré, selon l'usage ordinaire, mais 12 li au moins, sinon 13. Voyez sur ce sujet le *Traité des Mesures itinéraires* de d'Anville, Paris, 1769, in-8°, p. 154.

(3) Le pays de Ferghânah, aujourd'hui khânat de Khôkhand, c'est-à-dire la partie supérieure du bassin du Jaxartes ou Sihoun. Sur le Ta-Ouân (cette dénomination signifie en chinois *Grand-Royaume*), on peut voir la relation de Tchang-Khian, dans Mailla, *Hist. générale de la Chine*, t. III, p. 41. Cp. la version de M. Brosset, dans le *Nouv. Journal Asiat.*, t. II, 1828, p. 422; mais il ne paraît pas, malheureusement, qu'on puisse se fier entièrement à cette version. Add. Klaproth, *Magasin Asiat.*, I, 82.

de la rivière *Oueï* (1). Au midi sont les *Ta-hia* (2). Du côté de l'ouest, les Yué-tchi sont séparés des *A-si* (3) par un intervalle de quarante-neuf jours de marche; au nord, on trouve le *Khang-kiu* (4).

(1) C'est l'Oxus, que les textes zends nomment *Vèh*.

(2) Abel Rémusat et Klaproth identifient constamment le *Ta-hia* des relations chinoises avec la *Bactriane*, c'est-à-dire avec la partie orientale du Khoraçân actuel. Ce rapprochement ne nous paraît pas exact. Nous ne voyons nulle raison de nous éloigner ici de la synonymie naturelle que nous fournit la situation des *Dahæ* dans l'ancienne géographie classique, sur la côte S.-E de la mer Caspienne, au midi de l'ancienne embouchure de l'Oxus, là où les géographes orientaux placent aussi leur *Dahistân*, dont le nom s'est perpétué jusqu'à nous dans celui de *Taka* que porte encore aujourd'hui la plus considérable des tribus de cette contrée (Burn, *Voyage à Boukhara*, etc., trad. fr., t. III, p. 66, 75, 298). Tchang-Khian dit d'ailleurs expressément que les *Ta-hia* étaient éloignés du Chin-tou, c'est-à-dire des pays du Sindh, de plusieurs milliers de li vers le N.-O. (Mailla, t. III, p. 42); Abel Rémusat, *Nouv. Mél. Asiat.*, t. I, p. 219, ou Notes sur le *Foe-Koue-Ki*, p. 38; *Nouv. Journal Asiat.*, II, 1828, p. 426, etc.); et quelque vague que soit cette indication, elle nous porte nécessairement au delà de la Bactriane, dont la frontière orientale n'était guère qu'à une centaine de lieues de l'Indus. Nous devons nous abstenir ici des développements que les documents chinois eux-mêmes pourraient nous fournir à l'appui de notre observation; on peut voir ceux où M. Carl Ritter est entré sur le même sujet dans le t. VII de son *Erdkunde*, 1837, p. 668 et suiv.

(3) Le royaume des Parthes Arsacides. Abel Rémusat, *Nouv. Mél. Asiat.*, t. I, p. 217.

(4) Le *Khang-kiu* n'est pas non plus la Sogdiane, selon l'identification adoptée par Abel Rémusat et Klaproth, mais bien les steppes du nord du Jaxartes jusqu'au pied de l'Altaï. Il est dit dans les documents chinois du temps des Han que le Khang-kiu est le pays d'un peuple nomade à environ 2 000 li (au moins

Le pays des Ta-Yué-tchi est à 11,600 li de Tchang-ngan, et ne dépend pas du gouvernement général. On y compte cent mille familles. A l'est, jusqu'à la résidence du tchang-chi, il y a 6,300 li. Le pays, le climat, les productions, les mœurs des habitants, les monnaies et les marchandises qu'on en tire, sont les mêmes que chez les Asi. Le pays nourrit le chameau à une bosse (1).

« Originairement les Yué-tchi étaient nomades. Ils suivaient leurs troupeaux et changeaient de place avec eux, ressemblant sous ce rapport aux Hioung-nou. Ils comptaient au moins cent mille archers; si bien que se fiant à leurs forces, ils méprisaient

170 lieues) du Ta-Ouan, c'est-à-dire du Ferghanâh ou haut Jaxartes, dans la direction du nord, et la Sogdiane est au contraire au S.-O. de ce dernier pays. La Sogdiane, au temps des Han, était occupée par les Yué-tchi, non par les Khang-kiu; et même, selon les propres paroles de Tchang-kian dans sa relation, le Khang-kiu était séparé au sud du contact immédiat des Grands Yué-tchi par plusieurs petits états (situés sûrement dans la vallée même du Jaxartes). Ce n'est que beaucoup plus tard que le nom de *Khang-kiu* se trouve appliqué aux pays compris entre le Jaxartes et l'Oxus, par suite de l'extension de ce côté de la domination du roi des Khang-kiu du nord. C'est une distinction que Klaproth et Abel Rémusat auraient dû faire, et qui est essentielle; elle résulte clairement non-seulement de la relation même de Tchang-kian (*Nouv. Journ. Asiat.*, t. II, 1828, p. 423), mais aussi de la notice même que Klaproth et Abel Rémusat ont donnée sur le Khang-kiu d'après les sources chinoises, le premier dans ses additions au Voyage de Nazarov à Khôkand, au t. I de son *Magasin Asiat.*, p. 103 sqq. et 119; le second dans ses *Nouv. Mél. Asiat.*, t. I, p. 225. Cp. C. Ritter, *Erdkunde*, VII, 657.

(1) Le dromadaire.

les Hioung-nou. Ils habitaient primitivement entre le pays de Thun-Hoang (Cha-tcheou) et le mont Ki-lian (au nord-ouest de Tchang-yé-kiun). Après que le tchen-yu Mao-thun (1) eut attaqué les Yué-tchi, et que le tchen-yu Lao-chang, ayant tué leur roi, eut fait de son crâne une coupe à boire, les Yué-tchi s'en allèrent au loin, passèrent au delà de Ta Ouan, battirent les Ta-hia dans l'ouest, et les soumirent (2). Leur chef établit alors sa résidence au nord de la rivière *Oueï*.

» Une petite partie de ceux qui n'avaient pu s'éloigner avec eux se mirent sous la protection des Khiang des montagnes du midi (3), et prirent le nom de *Petits-Yué-chi* (4).

» Les Grands Yué-tchi partagèrent le pays des Ta-hia en cinq gouvernements, avec autant de chefs.

» L'empeur Wou-ti ayant appris cette émigration

(1) Le Mo-thé de Mailla et de Deguignes.

(2) C'est la grande invasion des provinces transoxanes du royaume Bactrien (qui étaient alors, selon toute apparence, entre les mains du roi des Parthes), dans les années 128 à 126. Voyez ci-dessus, p. 23.

(3) Voyez ci-dessus, p. 30. — *Khiang* est le nom générique que les Chinois donnent aux peuples tibétains (Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 1re partie, p. 158; Abel Rémusat, *Rech. sur les langues tart.*, p. 380; Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 131). Ce nom, selon Abel Rémusat, signifie *pasteurs* (*op. cit.*, p. 391).

(4) Un voyageur chinois du xe siècle de notre ère les retrouva encore sous le même nom sur les confins occidentaux du Chen-si. — *Histoire de la ville de Khotan*, trad du chin. par Abel Rémusat, p. 76. Nous aurons plus tard à revenir sur ce fait.

des Yué-tchi (1), et sachant qu'ils étaient irrités contre les Hioung-nou et qu'ils ne pouvaient cependant les attaquer seuls, conçut le projet de mettre ces circonstances à profit pour anéantir les Hioung-nou. En conséquence il envoya Tchang-kian en mission chez les Yué-tchi (2). Mais comme ceux-ci étaient alors maîtres de Ta-hia (3), que le pays était riche et fertile, qu'ils y avaient peu à redouter les incursions ennemies, et qu'ils vivaient tranquilles et heureux ; comme en outre ils se trouvaient fort éloignés des Han (de la Chine), ils n'avaient plus aucun désir de se venger des Hioung-nou. Dès le moment que les Yué-tchi se furent rendus maîtres du pays de Ta-hia, Tchang-kian ne put obtenir le commandement de leurs troupes (4), et il s'en revint en Chine.

» Cent ans après (5), le prince de *Koueï-chouang*

(1) Comp. Mailla, III, 43; Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, 2e partie, p. 48; Klaproth, *Tabl. Hist. de l'Asie*, p. 133.

(2) Voyez ci-dessus, p. 33.

(3) Cette expression vient à l'appui de l'opinion que les Parthes étaient maîtres de la Transoxane au moment de l'invasion des Yué-tchi ; car il s'agit évidemment ici du pays compris entre le Jaxartes et l'Oxus. Peut-être les rois Arsacides y avaient-ils fait passer une colonie de *Dahæ* nomades, dont la demeure propre, nous le savons, était au sud du bas Oxus, près de la mer Caspienne.

(4) Il paraît que dans les propositions que l'empereur avait chargé Tchang-kian de transmettre aux Yué-tchi, il s'agissait pour ceux-ci de se mettre sous les ordres de ce général pour l'expédition contre les Hioung-nou.

(5) Conséquemment vers l'an 16 av. J.-C

(l'un des cinq gouvernements des Grands Yué-tchi), nommé Kieou-tsieou-khio, attaqua et extermina les quatre autres princes, se constitua roi, et prit le titre de roi de *Koueï-chouang*. Il extermina les princes de *Po-ta* et de *Ki-pïn*, et s'empara de leurs royaumes. Il se rendit aussi maître du *Thièn-tchou* (1). Depuis cette époque, les Yué-tchi devinrent une nation riche et puissante.

» Ils restèrent en cet état jusqu'au temps de la seconde dynastie des Han (2), où ils se trouvèrent confiner au nord avec les Jouan-jouan (3), et se virent exposés plusieurs fois à leurs incursions. Ils passèrent alors à l'occident et s'établirent dans la

(1) L'Inde, ou pour mieux dire les pays du bassin du Sindh. — Klaproth (*Tableaux histor. de l'Asie*, p. 133,) met par erreur l'époque des conquêtes de Khieou-tsieou-khio sous l'année 80, contrairement à l'autorité concordante des textes chinois. Cp. les remarques de M. Lassen, *sur Geschichte*, p. 256. Nous ferons encore remarquer que le nom de *Po-ta*, par lequel l'auteur chinois désigne un peuple du revers méridional du Hindou-kousch (ou Hindou-kôh) voisin de Ki-pïn, a été mal transcrit par Abel Rémusat en *Yé-tha* (*Nouv. Mél. Asiat.*, I, 222) et en *Han-tha* (*Foe Koue-ki*, p. 83). Klaproth transcrit *Pouta* (*Tabl. histor.*, p. 133); Deguignes *Pa-ta* (*Acad. des Inscr.*, XXV, 27), et non *Tata*, comme le dit M. Lassen (*sur Gesch.*, p. 256). Ce nom, si singulièrement maltraité par les traducteurs et les commentateurs européens, nous paraît devoir se rapporter aux *Poukhtanèh* de l'Afghanistan, ou, selon la prononciation vulgaire, *Patans*.

(2) Troisième siècle de notre ère (221-263).

(3) Voyez sur ce peuple, Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 2e partie, p. 334.

ville de *Po-lo* (1), à 2,100 li de Po-ti-cha (2).

» Par la suite, leur roi Ki-to-lo, prince brave et guerrier, leva une armée, passa au midi des grandes montagnes (3), fit une invasion dans l'Inde du nord, et les cinq royaumes au nord de Kan-tho-lo (4) se soumirent à lui. Les gens de ce pays montent sur des chars à quatre roues, traînés par quatre, six ou huit bœufs, selon la grandeur des chars.

» Au temps de Taï-vou, de la deuxième dynastie des Oueï (5), des marchands de ce pays vinrent à la capitale. Ils se vantaient de savoir fondre les pierres pour en fabriquer du verre de toutes couleurs. On alla ramasser divers minéraux dans les montagnes, on les apporta dans la capitale, et ils les fondirent ; quand ils eurent terminé ce travail, le produit se trouva plus brillant et plus beau que celui qui vient des pays occidentaux. Alors l'empereur leur ordonna par un décret de faire un palais mobile (ou une tente) qui pût contenir environ cent personnes. Cet ouvrage était d'une couleur éclatante et d'une transparence parfaite. Ceux qui le voyaient en étaient remplis d'admiration, et le regardaient comme l'ouvrage des génies. Depuis cette

(1) Balkh — La transcription chinoise se rapproche de la forme sanscrite *Bahlî* (Lassen, *Indische Alterthumskunde*, I, 597). C'est aussi la forme arménienne *Pahl*.

(2) Peïchavèr.

(3) C'est-à-dire du Hindou-kôh.

(4) Gandhara ?

(5) De notre ère 398-409.

époque le verre perdit beaucoup de sa valeur, et on cessa d'en faire un grand cas (1). »

Dans un second article, qui est comme l'appendice et la suite naturelle du précédent, Ma-touan-lïn rapporte quelques détails particuliers sur la branche des princes Yué-tchi établis à Po-ti-cha, ou Peïchaver. Nous devons également la traduction littérale de cet appendice à la complaisance de M. Stanislas Julien.

« La capitale des *Petits Yué-tchi* (2) est la ville *Fou-leou-cha* (3). Leur premier roi était un fils de Ki-to-lo, roi des Grands Yué-tchi. Ki-to-lo ayant été poursuivi par les Jouan-jouan, et s'étant retiré

(1) Ma-touan-lïn, livre CCCXXXVIII, f° 1. (Cp. Abel Rémusat, *Nouv. Mél. Asiat.*, I, 220 sqq.) L'encyclopédiste chinois ajoute ici en note : « On lit dans l'ouvrage intitulé *Hiouèn-tchong-ki* : Le *manao* (cornaline) vient du pays des Yué-tchi. On y lit encore : Il y a le bœuf qu'on appelle *ji-ki* (yak?); si aujourd'hui on lui enlève une tranche de chair, demain la blessure sera guérie. On lit dans l'ouvrage intitulé *Y-vé-tchi* de Tchuing : Dans le royaume des Yué-tchi, il y a une espèce de mouton dont la queue pèse jusqu'à dix livres. Si les habitants la fendent et qu'ils en enlèvent une portion pour leur nourriture, la chair enlevée repousse comme auparavant. »

(2) Il ne faut pas confondre ces Petits Yué-tchi, qui ne désignent ici qu'une branche princière, avec la division des Yué-tchi restée dans les montagnes du Tibet septentrional lors de l'émigration du gros de la nation vers l'ouest, dans le II° siècle avant notre ère (ci-dessus, p. 30).

(3) C'est Peïchaver, la *Pouroucha poura* des livres sanscrits. On vient de voir que d'autres documents chinois écrivaient moins correctement *Po-ti-cha*. Sur ce point de synonymie géographique, on peut voir Wilson, dans le *Journal of the Royal Asiat. Soc.*, vol. V, Lond., 1839, p. 108, et Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, Paris, 1849, in-4°, p. 106.

dans l'ouest (1), il ordonna à son fils de s'établir dans cette ville de Fou-leou-cha. De là vint à ce peuple le nom de *Petits Yué-tchi*. La ville est au sud-ouest de Po-lo (2). Ils habitaient primitivement entre Si-p'ing et Tchang-yé (3). Leur habillement est le même que celui des Khiang (4). Dans leurs transactions commerciales, ils font usage de monnaies d'or et d'argent. Ils émigrent (annuellement) à la suite de leurs troupeaux, et sous ce rapport ils ressemblent aux barbares du Nord.

» A 10 li à l'est de la ville, il y a une tour consacrée à Bouddha. Elle a 350 pas de circuit, et 80 *tchang* (5) d'élévation. Depuis le temps où cette tour a été construite jusqu'à la VIIIe année Vou-ting (6), il s'est écoulé 842 ans. C'est ce qu'on nomme la *Tour de Bouddha*, ou la *Tour des cent tchang* (7).

» Sous les Tsïn, au temps des années Thian-

(1) A Balkh.

(2) A moins qu'il n'y ait faute dans la direction indiquée, ce Po-lo ne peut être celui qui est mentionné précédemment, et que nous avons vu devoir répondre à Balk (ci-dessus, p 44, note 1). Ce second *Po-lo* pourrait être Bolor, canton montagneux où l'une des deux branches principales de l'Oxus a sa source. Voyez Klaproth, *Magasin Asiat.*, I, p. 96.

(3) Sur les confins du Chen-si.

(4) Les Tibétains. Ci-dessus, p. 41, note 3.

(5) Mesure de 10 pieds chinois. Le pied chinois est un peu plus court que le nôtre.

(6) De notre ère 550.

(7) Comp. le *Foe-Koue-ki*, p. 76.

fou (1), il y avait une peuplade nommée *Tchoung-yan-siouan* qui demeurait dans le désert de Hou-liu (2) : c'étaient les descendants de ce peuple (3). »

Si les détails contenus dans ces deux morceaux laissent encore beaucoup à désirer sur l'histoire intérieure de l'empire des Yué-tchi, ou, comme le nomment les anciens auteurs occidentaux, du royaume des Indo-Scythes, on y trouve cependant quelques informations, qui, dans le silence absolu des auteurs grecs et latins, n'en sont pas moins d'un grand prix. Parmi les faits indiqués, il en est un d'un intérêt particulier, en ce qu'il nous fournit l'explication d'une appellation fréquente dans les écrivains occidentaux, dont autrement l'origine resterait inconnue : c'est ce que l'auteur chinois nous apprend de la division originaire des Yué-tchi, après leur conquête de la Transoxane, en cinq gouvernements ou principautés, et de la suprématie que l'une d'elles, celle de *Koueï-chouang*, conquit sur les quatre autres peu de temps avant notre ère, de sorte qu'à partir de cette époque l'empire des Yué-tchi ou des Indo-Scythes porta proprement le nom de royaume de Koueï-chouang. On trouve d'ailleurs

(1) De notre ère, 936-943.

(2) Sur les confins septentrionaux du Tibet, à l'orient du lac de Lop. Deguignes écrit *Y-ou-liou* (*Hist. des Huns*, t. I, 2e partie, p. 211.) Cp. Abel Rémusat, *Hist. de la ville de Khotan*, p 78.

(3) Ma touan-lin, livre CCCXXXVIII, fo 2. Cp. Abel Rémusat, *Nouv. Mél. Asiat.*, I, 224.

dans les anciens historiens chinois quelques renseignements plus particuliers sur l'origine première de cette quintuple division des Yué-tchi de la Bactriane : il paraît qu'elle résulta de la division des Yué-tchi eux-mêmes en cinq grandes tribus, dont les noms, sous leur forme chinoise, la seule que nous connaissions, étaient *Hieou-mi*, *Chouang-mo*, *Koueï-chouang*, *Hy-tun* et *Tou-mi* (1). Il s'ensuit que la dénomination de *Koueï-chouang*, quelle qu'en soit la forme indigène, est étrangère aux pays transoxans, où les Yué-tchi l'apportèrent avec eux. Après qu'elle eut reçu une grande extension politique, la connaissance dut s'en répandre chez les populations de l'Asie occidentale ; et en effet elle se rencontre très-fréquemment chez les plus anciens historiens arméniens dont les ouvrages nous soient connus. Moïse de Khorèn, qui écrivait dans la première moitié du v[e] siècle, désigne constamment sous le nom de *Kouchans* (Kouschank) les pays de la monarchie arsacide et les Parthes eux-mêmes (2),

(1) Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 133 ; et Atlas, tabl. XII, colonne des nations Tubétaines. Cp. Deguignes, *Hist des Huns*, t. I, 2[e] partie, p. lxxix. Il faut seulement observer, à l'égard des indications transcrites par Deguignes, qu'elles se rapportent spécialement au temps de la domination des Yué-tchi dans la région de l'Oxus, et que le nom de *Kao-fou*, qui y remplace celui de *Toumi*, paraît désigner Kaboul. On trouve dans Ma-touan-lïn une courte notice sur une peuplade tibétaine du nom de *Tou-mi* (Abel Rémusat, *Nouv. mél. asiat.*, I, 199) ; mais nous ne sommes pas à même quant à présent de vérifier si cette peuplade est identique à la tribu Yué-tchi.

(2) « Archag, dit Moïse de Khorèn, ayant secoué le joug des

donnant ainsi à cette appellation d'origine septentrionale une extension dont il faut sûrement chercher la cause dans les vicissitudes de la géographie politique de ces contrées durant les quatre premiers siècles de notre ère (1); Élisée, et surtout Lazare Parbe, plus exacts et mieux instruits quoique postérieurs à Moïse de Khorèn de moins d'un demi-siècle, n'appliquent le nom de *Kouchans* qu'aux Huns du nord de la Perse, c'est-à-dire aux Huns

Macédoniens, régna sur la terre des *Kouchans*.....» *Hist. d'Armén.*, liv. II, ch. 68, t. I, p. 311, de la trad. fr. de M. Levaillant de Florival. (Cette indication nous reporte au 3e siècle avant notre ère.) La capitale des Kouchans est *Pahl* (*Balkh*), d'où la dynastie arsacide, selon les auteurs arméniens, tire son nom de *Pahlavans* (*id.*, liv. II, ch. 2, ch. 68, et ch. 74, t. I, pp. 141, 311, 325). Les *Kouchans* (*Parthes*) sont limitrophes de l'Arménie, où ils font des incursions (*id.*, liv. I, ch. 13, t I, p. 65). Dans sa *Géographie*, Moïse de Khorèn nomme vaguement *Khousch* à côté de Khousd (l'Irân) parmi les peuples de la Scythie (Géographie de Moïse de Korèn, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Armén.*, II, 357. Cp. 371).

(1) Un passage de l'auteur anonyme du Périple de la mer Erythrée, document dont la rédaction, dans l'opinion de M. Letronne (*Journ. des sav.*, mai 1825, p. 263), appartient à la fin du 2e siècle de notre ère, semble indiquer qu'a cette époque la domination des Arsacides s'étendait jusqu'aux provinces du bas Indus (Arriani *Periplus maris Erythræi*, ed. Stuckio, p. 12. 1577, in-fol.); add. p. 15, où l'auteur mentionne « la nation très-belliqueuse des Bactriens, » *au-dessus*, ἐπ' ἄνω, des peuples de l'Indus, c'est-à-dire les Yué-tchi du Koueï-chouang. Du reste, le Périple désigne sous le nom de *Scythie* les contrées que l'Indus traverse (*ibid.*, p. 18). C'est *l'Indo-Scythie* de Ptolemée (vers l'an 175), *Geogr.*, lib. VII, c. 1. Comp. le *Nouv. journ. asiat.*, t. VIII de la 3e série, 1839, p. 264.

Ephthalites (1), qui ne diffèrent pas des Yué-tchi, comme nous le verrons bientôt. Ce nom de Kouchans est resté inconnu aux écrivains grecs de l'empire byzantin; mais les auteurs persans et arabes des temps postérieurs l'ont souvent mentionné (2). Feu M. Saint-Martin a le premier reconnu l'identité de la dénomination arménienne avec le *Koueï-chouang* des sources chinoises (3).

Les rapports entre le royaume des Yué-tchi de la Transoxane et la Chine subsistèrent dans le cours des trois premiers siècles de notre ère, mais sans être, à ce qu'il paraît, ni bien suivis, ni bien intimes; néanmoins, comme les empereurs de la dynastie des Han avaient porté leurs armes et leur prépondérance politique jusqu'aux confins des steppes de l'Aral et aux pays de Kachgar et de Khotan (4), qui forme à bien dire le point de contact du monde sinique et du monde irânien, il dut en résulter des relations fréquentes, soit hostiles, soit amicales, entre les Chinois et les états du nord de la Perse. Il

(1) Élisée, *Soulèvement national de l'Arménie chrétienne au 5e siècle*, traduit de l'armén. par M. l'abbé Grégoire Kabaragy Gabared, Paris, 1844, in-8, pp. 9, 69 et 167. Cp. Lazare Parbe, à la suite d'Élisée, *ibid.*, pp. 258, 275 et 284.

(2) Voy. Price, *Mohammedan History*, vol. III, p. 101. Lond., 1821, in-4; Saint-Martin, Notes sur Lebeau, t. III de son édit. de *l'Hist. du Bas-Empire*, pp. 386. 1825. etc.

(3) *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 31. 1819.

(4) Voy. les Remarques d'Abel Rémusat *sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident*, dans les nouveaux mémoires de l'Institut, t. VIII.

est question dans les Annales chinoises d'une guerre contre les Yué-tchi, à la suite de laquelle le roi de ce peuple fut pris et mis à mort (1). Cet événement eut lieu à la fin du Ier siècle de notre ère, en l'année 94. La puissance des princes Yué-tchi de Koueï-chouang avait cependant pris elle-même une grande extension. Non-seulement elle avait pénétré au sud du Hindou-kousch dans les pays du Sindh, où elle eut néanmoins des alternatives; mais, dans le nord, toutes les tribus comprises entre le Jaxartes, la Dzoûngarie et les montagnes Altaïques, c'est-à-dire le Khang-kiu proprement dit (2), avaient à leur tête des chefs de la race des princes de Yué-tchi, avec le titre commun de *Tchao-vou* comme nom de race royale (3). Il paraît que plus tard ces tribus descendirent à leur tour dans les fertiles vallées de la Transoxane, et vinrent y chercher des établissements fixes. On a aussi tout lieu de croire, bien que les renseignements fournis par les annales chinoises soient très-confus et fort imcomplets pour toute la période comprise entre la fin de la dynastie des Han et les premiers temps de la dynastie des Goeï, c'est-à-dire depuis le commencement du IIIe siècle

(1) Mailla, *Hist. génér. de la Chine*, t. III, p. 393 et 397; Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 67.

(2) Voyez ci-dessus, p. 39, note 4.

(3) Voyez Klaproth, *Magasin asiatiq.*, t. I, p. 103 sqq. Cp. Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 2e partie, p. lxx; Abel Rémusat, Notice sur le Khang-kiu, trad. de Ma-touan-lïu, dans les *Nouv. mél. asiat.*, I, 227.

de notre ère jusqu'à la première moitié du v[e] siècle, période durant laquelle les troubles intérieurs de l'empire avaient fait perdre de vue presque entièrement les rapports avec les contrées de l'Ouest, on a, disons-nous, tout lieu de croire que dans le cours de cette période de plus deux cents ans la domination des rois de Koueï-chouang, ou tout au moins leur prépondérance politique, s'était aussi étendue à l'est sur les pays de Khotân, de Yarkand et de Kaschghâr, que les montagnes de Bolor séparent des hautes vallées du bassin de l'Oxus(1). Une notice, malheureusement bien succincte, qui se trouve dans la riche compilation de Ma-touan-lïn, nous fournit d'utiles indications pour cette phase particulièrement obscure de l'histoire des Yué-tchi de la Transoxane. Voici la traduction littérale de ce court document, que nous devons, comme les traductions précédentes, à M. Stanislas Julien :

« Les *Yi-ta* habitent au sud, et à 200 li, de la rivière Ou-hiu (2); ils sont de la race des grands Yué-tchi. Ils ont 50 ou 60,000 soldats, et sont regardés comme un peuple très-belliqueux. A la suite de troubles qui eurent lieu anciennement chez les Yi-ta, les Tou-khioue (Turks) envoyèrent chez eux Song-yu, intendant général des troupes (tchong-ché) pour prendre de vive force le commandement du royaume(3). Leurs mœurs ressemblent à celles des

(1) Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tart.*, p. 284.

(2) L'Oxus

(3) Ceci a pu avoir lieu avant la fin du vi[e] siècle. Cette

habitants de Tou-ho-lo (le Tokharestan). Au sud, ils sont éloignés de 1,500 li (1) du royaume de Tsao (2) ; du côté de l'est, ils sont à 6,500 li de Koua-tcheou. Dans les années Ta-nieï des Souï (3), ils chargèrent un envoyé d'apporter le tribut. Je remarque que d'après l'ouvrage intitulé *Lieou-fan-liang-tièn*, le prince de Hoa avait pour nom de famille Yé-tha ; ses descendants prirent le nom de famille pour nom

notice ne s'astreint pas à l'ordre des temps. Tout à l'heure elle va remonter à des temps de beaucoup antérieurs.

(1) Environ 125 de nos lieues communes.

(2) Cette indication, combinée avec ce qui est dit plus haut de la situation des Yi-ta à 200 li ou 17 lieues au midi de l'Oxus, nous porte nécessairement soit à Balkh, soit à Khoundouz. Le pays de Tsao, dont il serait hasardeux de vouloir déterminer la synonymie précise, était néanmoins à peu de distance de Samarkand (la Khang des auteurs chinois) vers le nord-ouest. Nous ne saurions pourtant adopter la synonymie de Klaproth e d'Abel Rémusat, qui identifient Tsao avec la ville actuelle d'Osrouschnèh, sur ce qui est dit que la partie orientale du pays de Tsao se nommait *Sou-touï-cha-na*; la consonnance de cette dénomination chinoise, et plus encore la comparaison attentive des différents passages où elle se trouve mentionnée, ne nous permettent pas de douter qu'il s'agisse ici de la *Sogdiane* en général. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus amples développements sur ce point de géographie comparée. Nous ajouterons seulement que la plupart des correspondances actuellement adoptées entre la nomenclature chinoise et la géographie locale appellent de très-graves modifications, et que beaucoup de points de cette nomenclature des sources chinoises nous paraissent, même dans l'état actuel de nos connaissances, pouvoir être fixés avec une probabilité qui approche très-souvent de la certitude.

(3) De notre ère 605-618.

du royaume, et par suite d'un changement erroné, on l'a appelé aussi *Yi-ta*.

» Il y a des auteurs qui, remontant à l'origine des *Yé-tha*, disent qu'ils sont de la race des Tché-sé; d'autres disent de la race des Kao-tché (1). De plus, Oueï-tsié, dans son ouvrage intitulé *Si-fan-ki* (ou Mémoires sur les Barbares de l'ouest), s'exprime ainsi : J'ai interrogé des gens de ce royaume; tous s'appelaient eux-mêmes *Y-tièn*. Autre remarque : On lit dans les Annales des Han que Tchin-thang châtia les vice-rois de *Tché-tchi* et du *Khang-kiu*, et que les *Yi-ta* pillèrent les bagages de son arrière-garde. Peut-être ces Yi-ta étaient-ils de la race des peuples du Khang-kiu (2).

(1) *Kao-tché* et *Tché-sé* désignent dans les annales chinoises des peuples de race turque. Cette opinion de quelques auteurs rapportée ici par Ma-touan-lïn provenait sûrement de ce que le peuple ici désigné sous le nom de Yé-tha avait originairement, comme nous le verrons tout à l'heure, habité la contrée que les Turks-Ouïgours possédèrent plus tard. On sait combien ces équivoques entre le nom de la race et l'habitation géographique sont fréquentes dans l'ancienne histoire de tous les peuples.

(2) Cette citation faite par Ma-touan-lïn est erronée; voici ce qu'on lit dans les *Annales des Han* auxquelles il renvoie : « Le tou-oueï, voulant partir du royaume de Ouen-sou, suivit la route du nord, entra dans Tchi-kou (capitale du prince des Ou-soun), passa au delà du pays des Ou-soun, franchit les frontières du Khang-kiu, et arriva à l'ouest du lac de Khotan. Alors Pao-tièn, vice-roi de Khang-kiu, se mettant à la tête de plusieurs milliers de cavaliers, commit des brigandages à l'est de la ville de Tchi-kou, tua et enleva au grand Kouen-mi (le prince des Ou-soun) environ mille hommes, et détruisit une grande quantité de bétail. Puis il atteignit les derrières de l'armée des

» Cependant (ajoute Ma-touan-lïn) comme il s'agit d'un royaume éloigné et de noms étrangers qui ont été corrompus, et comme il s'est écoulé un grand nombre de générations, il n'est pas possible de remonter à l'origine des faits ni de démêler nettement la vérité. Nous nous sommes donc contentés de rassembler les renseignements que les différents auteurs ont recueillis sur les mœurs et les productions du pays (1). »

Malgré les obscurités, les incertitudes et les altérations de noms signalés ici par l'encyclopédiste chinois lui-même, il n'en résulte pas moins du morceau que nous venons de transcrire de précieux éclaircissements pour le sujet qui nous occupe. C'est ce que nous allons montrer en peu de mots.

La donnée fondamentale qui en ressort, c'est l'apparition dans la région de l'Oxus, à une époque voisine de notre ère, d'un nouveau nom, celui des *I-ta*, *Y-tièn*, *Yi-ta* ou *Yé-tha*, là où les documents chinois antérieurs n'avaient mentionné jusqu'alors que celui des Yué-tchi.

Mais il résulte clairement du simple rapprochement des faits, indépendamment de celui des noms,

Han, et commit des déprédations considérables dans les bagages de l'arrière-garde. » On voit que dans ce passage le nom des *Yi-ta* ou *Y-tièn* qu'y a introduit Ma-touan-lïn est une mauvaise lecture du nom de *Pao-tièn*, le vice-roi du Khang-kiu.

(*Note communiquée par M. Stanislas Julien.*)

(1) Ma-touan-lïn, liv. cccxxxviii, f° 14. Cp. Abel Rémusat, *Nouv. mél. asiat.*, I, 243, et Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 2e partie, 78.

que les *Yé-tha* et les *Yué-tchi* ne peuvent être qu'un seul et même peuple, ou tout au plus deux fractions de la même race.

Et en effet :

La notice sur les Yi-ta donne pour habitation à ce peuple, à une époque qui reste indéterminée, mais qui est antérieure au VIIe siècle, le pays compris entre l'Oxus et le Hindou-kousch, que les documents du temps des Han, dans la première moitié du IIIe siècle, mettent expressément sous la domination des grands Yué-tchi (1).

Les auteurs eux-mêmes disent que, selon la plus commune opinion, les *Yé-tha sont de la race des grands Yué-tchi.*

D'autres auteurs rapportaient que *Yi-ta* ou *Yé-tha* était originairement le nom des rois de Hoa, et que par suite ce nom devint celui du peuple lui-même.

Mais on voit par d'autres passages collatéraux des Annales chinoises que ce royaume de Hoa, aussi nommé Ho, était connu des annalistes des Tang, au VIIe siècle de notre ère, sous le nom de *Koueï-chouang* (2); et il est aussi parlé des vastes conquêtes des rois de Hoa en Perse, dans l'Inde, dans le pays de Khotan, etc., au IIe siècle de notre ère (3),

(1) Ci-dessus, p. 43 et 45.

(2) Deguignes, *Hist. des Huns*, I, p. 56; *ibid.*, 2e partie, p. LXXIII. Add. Abel Rémusat, *Nouv. Mél. Asiat.*, I, 237.

(3) Abel Rémusat, *Nouv. Mél. Asiat.*, I, 243. C. Gaubil, *Hist. de la grande dynastie des Tang*, dans les *Mémoires de*

ce qui ne peut se rapporter en effet qu'aux rois des Kouchans alors à l'apogée de leur puissance.

Il reste donc bien démontré que les *Yé-tha* ne sont pas historiquement un peuple différent des *Yué-tchi.*

Maintenant, on peut se demander d'où vient ce nouveau nom qui se produit chez les annalistes chinois, lorsque après une interruption de deux siècles de nouveaux rapports se renouent entre le nord de la Chine et les contrées de l'Oxus. Croirons-nous que ce nom nouveau substitué aux anciens noms de Yué-tchi et de Koueï-chouang (ou Kouchans), ne soit en effet qu'un nom de race royale adopté par toute la nation? Mais les faits ultérieurs démentiront complétement cette supposition, à laquelle nous ne devons pas nous arrêter. Croirons-nous que le nom de *Yi-ta* ou *Yé-tha* n'a été qu'une nouvelle transcription chinoise de l'ancienne dénomination *Yué-tchi*, qui d'ailleurs, selon la remarque de Klaproth, s'écrit elle-même souvent avec des caractères dont la prononciation peut-être *Yué-ti* (1)? L'extrême imperfection des caractères chinois pour la transcription des noms étrangers, et les nombreuses variations que subit souvent d'époque en époque la transcription d'un même nom, ne rendent

Missionnaires sur la Chine, t. XVI, p. 370. — Nous avons tout lieu de penser que ce qu'on nomme le royaume de Ho avait pour capitale la ville même de Boukhara, la *Pou-ho* des Chinois.

(1) Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 288.

pas cette seconde hypothèse improbable. Admettrons-nous enfin que les Yé-tha seraient une grande fraction de la nation Yué-tchi, dont les chefs auraient conquis la domination sur les autres tribus au IIIe ou au IVe siècle de notre ère, comme auparavant les princes des Koueï-chouang? Le silence absolu de l'histoire chinoise sur ces Yé-tha, comme tribu de la nation Yué-tchi, lorsqu'elle nous fait connaître nominativement les cinq grandes tribus originaires entre lesquelles les Yué-tchi se divisaient (1), nous paraît difficile à concilier avec cette dernière explication, et la supposition que les Yé-tha seraient eux-mêmes sortis, dans le courant du IVe siècle, de quelque autre partie du Tibet, ne repose sur aucun témoignage historique. Au surplus, nous avons encore entre les mains un autre document que nous devons produire, et qui pourra aider à fixer nos incertitudes : c'est la notice spéciale que Ma-touan-lin a consacrée aux *Yé-tha* dans son Encyclopédie, notice qui est placée dans un autre endroit que la note sur les Yi-ta que nous avons déjà transcrite, quoiqu'elle n'eût pas dû en être séparée. En voici la traduction littérale, que nous devons également à la complaisance de M. Stanislas Julien.

« Les *Yé-tha* sont de la race des grands Yué-tchi ; d'autres disent que c'est une branche particulière des Kao-tché (2). Ils sont originaires des pays qui sont au nord de la grande Muraille ; et du sud du

(1) Ci-dessus, p. 48.

(2) Turks. Voyez ci dessus, page 54, note.

Kin-chan (1) d'où ils sont partis, ils vinrent, en passant à l'ouest de Khotan, établir la résidence de leur chef à 200 li au sud de la rivière Ou-hiu (Oxus), à 10,100 li de Tchang-ngan (2). Leur roi faisait sa résidence dans la ville de *Pa-ti-yan* (3), qu'on nommait Ouang-ché-tching, ou la ville de la maison du roi. Cette ville avait plus de 10 li en carré; on y voyait beaucoup de temples et de tours bouddhiques, tous ornés d'or. Les mœurs des habitants se rapprochent de celles des Tou-khiué (4).

» La coutume est que les frères aient en commun une même femme. Si un mari n'a pas de frères, sa femme porte sur la tête un bonnet qui n'a qu'une seule corne; s'il a des frères, le bonnet prend plusieurs cornes, en proportion du nombre de ces derniers. Ils ajoutent à leurs vêtements des rubans et des cordons. Ils se coupent les cheveux ras.

» Leur langue n'est pas la même que celle des

(1) Ou monts d'Or, l'Alïn-topa des Turks et des Mongols. C'est l'Altaï.

(2) Si-ngan-fou, dans le Chen-si, à l'extrémité N.-O. de la Chine.

(3) On est porté à identifier ce nom avec *Bamiân*. Il faut cependant remarquer que dans la relation de Hiuan thsang, voyageur chinois du VIIe siècle, on trouve mentionnés séparément *Fa-ti-s'ian* (qui paraît ne pas différer du *Pa-ti-yan* de Ma-touan-lïn) et *Fa-yan-na*, cette dernière place répondant indubitablement à Bamïân. Peut-être le premier mot est-il une transcription de Badakhchan. C'est un point qui appelle un examen plus approfondi.

(4) Forme chinoise du nom des *Turks*.

Jouan-jouan (1), des Kao-tché (2) et des autres barbares. Ils peuvent être au nombre d'environ 100,000 (3).

» Ils n'ont pas de villes; ils émigrent avec leurs troupeaux pour chercher des eaux et des pâturages, et se font des tentes de feutre. En été, ils se transportent dans des cantons froids; en hiver, ils recherchent les lieux tempérés. Leurs femmes habitent dans des lieux séparés, et se trouvent parfois à des distances de 100, 200, et jusqu'à 300 li (de leurs maris). Le roi change successivement de demeure, et chaque mois il en adopte une nouvelle; pendant les froids d'hiver seulement, c'est-à-dire pendant trois mois, il n'émigre pas.

» La dignité royale ne passe pas nécessairement au fils aîné; si parmi les (autres) fils, ou les frères cadets, il y a un (plus) capable, à la mort du roi il lui succède.

» Il n'y a pas de chariots ouverts dans ce pays, mais des chariots fermés; il y a beaucoup de chameaux et de chevaux. Les supplices sont extrêmement sévères. Un voleur, quelle que soit la quantité des objets dérobés, est coupé en deux par la moitié du corps. Les dettes se payent au décuple. A la mort d'un Yé-tha, si la famille est riche, on le dépose dans un tombeau formé de pierres amon-

(1) Mongols ou Mantchous.
(2) Turks-Ouïgours.
(3) Les sources où puisait Ma-touan-lïn parlaient sûrement ici du nombre des hommes de guerre.

celées ; si elle est pauvre, on se borne à creuser une fosse pour l'enterrer. On enterre avec le corps tous les objets qui étaient à l'usage personnel du défunt.

» Ces peuples sont cruels, vaillants, belliqueux ; les régions de l'occident, le Khang-kiu (1), Khotan, Chou-lé (2), les Asi (3), et une trentaine d'autres petits royaumes, ont été leurs tributaires, et ils ont ainsi formé un grand royaume. Les habitants contractèrent des mariages avec les Jouan-jouan (4).

» Depuis les années Taï-ngan de la dynastie des seconds Goeï (5), il envoyèrent chaque année des ambassadeurs porter leur tribut à la cour. Vers la fin des années Tching-kouang (6), ils venaient offrir un lion. Arrivés à Kao-p'ing, ils rencontrèrent les Ouan-sé et les Tcheou-nou, qui étaient en révolte et qui les retinrent prisonniers ; les Tcheou-nou ayant été soumis, ils conduisirent le lion à la capitale. Depuis les années Young-hi (7), les tributs et les ambassades furent interrompus.

» Dans les années Hi-p'ing (8), Ming-ti avait envoyé Ying-tchang, Thseu-thoung, le Samanéen Soung-yun, Fa-ti et d'autres, en mission dans les

(1) La Sogdiane.

(2) Le pays de Kaschghâr.

(3) C'est le nom sous lequel les annales chinoises désignent l'empire des Parthes, contigu à l'ouest aux Yé-tha ou Kouchans.

(4) Voyez ci-dessus, p. 43, note 3.

(5) De notre ère 460.

(6) 527.

(7) 532.

(8) 516-517.

contrées occidentales pour y prendre des informations sur les livres de Fo. Il y avait alors un Samanéen nommé Hoeï-seng, qui était allé avec eux; il revint dans les années Tching-kouang (1). Nous ne pouvons savoir tous les détails relatifs aux royaumes qu'il parcourut, ni les noms des montagnes et des rivières, et les distances itinéraires. Voilà tout ce que nous pouvons en dire (2).

» A la douzième année Taï-toung (3), les Yé-tha envoyèrent en tribut des produits de leur pays. Dans la deuxième année de Feï-ti (4), et dans la deuxième année de Ming-ti de la dynastie des

(1) 520-527.

(2) Le voyage du Samanéen Hoeï-seng que mentionne ici Matouan-lin n'est pas le premier qui ait été fait par des bouddhistes chinois pour aller chercher dans l'Inde les livres relatifs à leur foi. Déjà plus d'un siècle auparavant (vers l'année 399) un autre Samanéen, Fa-Hièn, avait fait ce voyage dans le même but, et y avait employé quinze années entières. L'Europe en possède la relation, dont la traduction française avec d'amples commentaires, commencée par Abel Rémusat, continuée par Klaproth et achevée par M. Landresse, a été publiée sous le titre de *Foe-Koue-Ki* (Paris, 1836, grand in-4°). Le même voyage a été fait encore à diverses reprises dans les siècles suivants par d'autres religieux bouddhistes de la Chine; on peut voir à ce sujet la curieuse notice que M. Stanislas Julien a donnée de la littérature géographique des Chinois par rapport aux contrées étrangères (*Nouv. Journ. Asiat.*, oct. 1847, p. 265 et suiv.). Le bouddhisme s'était introduit à la Chine dans la seconde moitié du Ier siècle de notre ère. Voyez les *Tableaux Historiques de l'Asie* de Klaproth, p. 62.

(3) 546.

(4) 553.

Tcheou (1), ils chargèrent encore des envoyés d'aller porter les présents. Mais la puissance des Yé-tha ayant été brisée par les Tou-kioue (Turks), leurs tribus se divisèrent et se dispersèrent, et les envois furent interrompus (2).

» Sous les Souï, dans les années Ta-nié (3), les Yé-tha chargèrent encore des envoyés d'apporter des présents à la cour impériale. Leur pays était à 1,500 li du royaume de Tsao (4), et on comptait à l'orient 6500 li jusqu'à Koua-tcheou (5). »

Deux choses résultent d'abord avec la dernière évidence du simple rapprochement des textes que nous venons de transcrire : premièrement, que la note sur les *Yi-ta* (ci-dessus p. 52) n'est au fond qu'une rédaction plus abrégée de la notice sur les *Yé-tha* (p. 58); en second lieu, que ces deux morceaux ne sont eux-mêmes qu'une reproduction à peine modifiée, sauf l'insertion de quelques circonstances particulières, de la notice consacrée aux *grands Yué-tchi* (p. 37). Il est clair que ces trois notices se rapportent à un seul et même peuple, bien que le compilateur chinois, qui les aura tirées de sources différentes, en ait fait ainsi trois articles

(1) 558.
(2) Ceci, comme nous le verrons bientôt, arriva en 571.
(3) 605-618.
(4) Voyez ci-dessus, p. 53, note 2.
(5) Ma-touan-lin, livre CCCXXXVIII, f° 11 à 12 v°. Cp. Abel Rémusat, *Nouv. Mél. Asiat.*, I, 240, et Klaproth, *Tabl. Histor. de l'Asie*, p. 134.

distincts sans paraître s'être aperçu de leur identité, que n'ont pas remarquée non plus les savants qui ont avant nous fait usage de ces documents. Tout cependant s'y rapporte de la manière la plus frappante, les faits et les dates, les circonstances historiques et géographiques. Cette restitution bibliographique a son importance; car elle suffit seule à lever tous les doutes que nous avons exposés tout à l'heure au sujet de l'origine des Yé-tha et de leur nom, puisqu'il en résulte *à priori* qu'entre les Yé-tha et les Yué-tchi il y a identité absolue (1).

N'oublions pas que *Yé-tha* et *Yué-tchi* ne sont que des transcriptions chinoises d'un ethnique étranger. Cet ethnique, peut-être le retrouverons-nous plus tard sous sa forme indigène, et alors nous serons à même de nous prononcer sur la valeur relative des deux formes chinoises. Mais n'anticipons pas sur l'enchaînement logique de cette recherche.

Ce que nous voyons quant à présent avec certitude, c'est qu'un peuple nomade d'origine tibétaine, que les Chinois nomment *Yué-tchi* et *Yé-tha*, abandonna, dans le IIe siècle avant notre ère, sa contrée natale située aux extrémités septentrionales du Tibet, pour aller vers l'ouest chercher de nouvelles terres; qu'après avoir séjourné pendant trente ans

(1) Il n'est pas inutile de faire remarquer que Pline, dans le Ier siècle de notre ère, et Ptolémée dans le IIe siècle, connaissent des Iates sur le Jaxartès (*Iatii*, Plin., lib. VI, 18, Hard.; Ἰάται ou Ἰάτοι, Ptolem., VI, 12).

environ dans les pâturages de la Dzoûngarie, les Yué-tchi furent contraints par un nouveau refoulement de pousser plus loin leur émigration; qu'ils descendirent alors, vers les années 130 à 126 avant notre ère, dans les steppes du nord du Jaxartès, et que bientôt après, franchissant ce grand fleuve, ils vinrent s'emparer, en l'année 126, des riches provinces qui avaient appartenu peu auparavant aux rois grecs de la Bactriane, entre le Jaxartès et l'Oxus, qu'ils y établirent dès lors leur domination exclusive; et que poussant leurs conquêtes plus loin encore dans le sud, par delà l'Hindou-Kousch et jusque dans le bassin de l'Indus, ils fondèrent un empire que les annalistes chinois connaissent sous le nom de *Koueï-chouang*, les Arméniens sous celui de royaume des *Kouchans*, et les Grecs contemporains sous la dénomination de royaume *Indo-scythique;* enfin, que ce même peuple, auquel les annalistes chinois des temps voisins de notre ère donnent communément le nom de *Yué-tchi*, est plus tard désigné habituellement dans les documents chinois sous le nom de *Yé-tha*, mais que les deux noms ne sont au fond que la transcription un peu différente d'un seul et même nom. Le seul point sur lequel nous ayons à insister ici est l'origine tibétaine de ce peuple, parce qu'il est important d'être bien fixé sur la nationalité de cette grande tribu. Or, cette extraction tibétaine des Yé-tha ne résulte pas seulement de leur plus ancienne demeure connue dans la région montagneuse du Tangout, que les géographes chinois ont

toujours comprise dans le Tibet : elle est expressément énoncée par les auteurs chinois, les uns remarquant que la langue des Yé-tha n'était pas la même que celle des tribus limitrophes de race mongole et de race turque (1), d'autres disant en propres termes qu'ils parlaient la même langue que les Khiang ou Tibétains (2). Ce que l'on nous rapporte des mœurs et des usages des Yué-tchi ou Yé-tha de l'Oxus s'accorde d'ailleurs en certains points très-remarquables avec les mœurs et les usages des peuples du Tibet. Ainsi, par exemple, l'habillement des

(1) Ci-dessus, p. 59.

(2) Klaproth, *Tabl. Histor. de l'Asie*, Atlas, tabl. XII, colonne des peuples tubétains, et p. 132 du texte, note. Dans un appendice ajouté à son ouvrage (*Ibid.*, p. 287), Klaproth, dominé par la préoccupation systématique que les Yué-tchi, Yué-ti ou Yé-tha devaient être des Gètes, c'est à-dire un peuple de race gothique ou teutonique, a voulu revenir après coup sur ce fait qu'il avait tout simplement énoncé d'abord d'après les autorités chinoises; mais la distinction qu'il essaye de faire entre les Petits Yué-tchi du Tangout, qui auraient en effet parlé un dialecte tibétain, et les Grands Yué-tchi de la Transoxane auxquels dans sa pensée il attribue un idiome hindo-germanique, cette distinction est purement gratuite, et loin d'être autorisée par aucun témoignage, elle est absolument contraire à tous les faits connus. Il est dit de la manière la plus formelle que les Petits Yué-tchi du Tangout et les Grands Yué-tchi de l'Occident ne formaient qu'un seul et même peuple avant l'émigration forcée des Grands Yué-tchi; d'où il suit naturellement que ce qui est rapporté des Petits Yué-tchi, qu'ils avaient la même langue que les Tibétains, s'applique également à la partie de la nation qui était allée chercher de nouveaux établissements dans la région Transoxane. Nous allons voir d'ailleurs que d'autres faits d'une grande valeur confirment la nationalité tibétaine des Yué-tchi ou Yé-tha.

Yué-tchi du Hindou-Kousch était le même que celui des Tibétains(1). Mais un fait bien autrement caractéristique encore est cette étrange coutume de la polyandrie que l'on trouvait chez les Yé-tha (2), et que l'on sait avoir été de tout temps particulière aux populations tibétaines (3).

Nous voici ramenés, par le long détour où nous ont conduits les sources chinoises, au point où nous ont laissés sans secours les anciens auteurs de l'occident, nous voulons dire à cette époque du ve siècle de notre ère où l'historien Procope, d'après des informations recueillies par l'intermédiaire des Arméniens ou des Perses, mentionne pour la première fois, sous le nom d'*Ephthalites*, un peuple puissant, maître des contrées transoxanes et des pays que traverse l'Indus, et contre lequel les rois Sassanides de la Perse avaient de rudes guerres à soutenir (4).

(1) Ci-dessus, p. 46.

(1) *Id.* p. 59.

(3) *Description du Tubet*, trad. du chinois en russe par le P. Hyacinthe, édition française publiée par M Klaproth, Paris, 1831, in-8, p. 90; Mir I'zzet-Ullah, dans le *Magasin Asiat.* de Klaproth, II, p. 4; Raphael Danibeg, dans Meyendorff, *Voyage d'Orenbourg à Boukhara*, trad. fr., p. 123, 1826, in-8°; Fraser, *Tour through part of the Snowy Range of the Himala mountains*, p. 206 et 360, Lond., 1820, in-4°; etc., etc.

(4) Ci-dessus, p. 19. On peut voir le résumé de ces guerres entre les Perses et les Ephthalites, tant d'après les Byzantins que d'après les auteurs orientaux, dans J. Malcolm, *History of Persia*, t. I, p. 117 sqq. in-4°, ou t. I, p. 170 de la trad. française, in-8°. Les sources les plus riches pour cette période de l'histoire des Sassanides sont encore les parties jusqu'à présent non tra-

Nous avons vu que la forme persane de ce nom, telle que nous l'ont transmise les premiers auteurs musulmans du khâlifat, était *Haïthal*, *Haïathélèh* et *Haïthélaïan* (1); et maintenant que nous savons que le nom national de ce peuple dominateur de la Transoxane et des provinces du Sindh était, au moins sous la forme chinoise, *Yétha*, l'origine des dénominations persanes, arméniennes et grecques n'a plus pour nous rien d'obscur. Ce rapport entre les noms de *Yétha* et de *Haïthal* (2) est à la fois si

duites de Tabari et de Firdoussi. On pourra trouver peut-être de bonnes indications dans les manuscrits turks relatifs à l'histoire de la Boukharie, qu'Alexandre Burnes a rapportés de Bokhara en 1833, et qu'il a remis à Londres entre les mains du comité des traductions orientales (Voyez le t. III de sa relation, trad. fr., p. 271); mais quelle riche moisson de renseignements de toute nature ne doit-on pas attendre surtout des anciens livres chinois relatifs aux contrées de l'Asie intérieure, non pas seulement du recueil encyclopédique de Ma-touan-lïn où l'on a presque exclusivement puisé jusqu'à présent, mais du corps même des annales de l'empire quand on en aura fait un dépouillement complet à ce point de vue, ou même des collections spéciales et très-volumineuses que la Chine possède sur la géographie des pays étrangers! Que d'auxiliaires précieux auront un jour nos successeurs pour la restitution complète de ces périodes obscures de l'histoire asiatique, où nous marchons aujourd'hui si péniblement et avec si peu de secours!

(1) Ci-dessus, p. 12.

(2) Une chose à remarquer dans la forme que le nom de *Yétha* a prise chez les Perses, c'est l'addition d'une *l* finale qui se conserve dans les diverses modifications que le mot a subies, *Haïthal*, *Haïathelèh*, *Haïthelaïan*, et qui se retrouve également dans le *Tsédalian* ou *Thedalatsi* des Arméniens, ainsi que dans l'*Ephthalitès* des Byzantins. Il semblerait que pour les Perses

simple et si évident, que nous avons peine à comprendre comment il n'a pas frappé tout d'abord ceux qui avant nous ont fait des Ephthalites l'objet de leurs investigations. Ni Fréret, cependant, ni Deguignes, ni Saint-Martin, ni Klaproth lui-même ne l'ont aperçu, non plus qu'aucun des autres savants qui se sont occupés de cette question (1), quoique le seul rapprochement des faits et des dates y dût conduire invinciblement.

cette addition a dû être purement euphonique, car les langues persanes n'en fournissent aucune rasion grammaticale; les Arméniens et les Grecs n'ont fait qu'imiter. Nous aurons plus tard un fait curieux à rapporter à ce sujet. Ci après, p. 85.

(1) Fréret voit dans les Haïathéléh des *Eleuths* (*Academ. des inscrip.*, t. XVI, p. 248. Le mémoire est de 1742, quoique publié seulement en 1751). Deguignes tire péniblement le nom des Ephthalites de la combinaison bâtarde du nom des Turks *Tiè-lè* avec le mot persan *ab* (eau), et en fait des *Télites d'eau*, Abtéléh! (*Hist. des Huns*, t. I, 2e partie, p. 282 et 326); et cette étymologie est cependant adoptée non-seulement par Gatterer (*De Hunnis*, dans les *Comment. Soc. Gœtting.* vol. XIV, p. 11 sq. et *Versuch einer allgemeinen Weltgeschichte*, Gött., 1792, in-8°, p. 491), mais aussi par Klaproth (*Tabl. hist. de l'Asie*, p. 258)! Fischer, qui ne connaît ni l'étymologie de Fréret ni, ce qui est plus singulier, celle de Deguignes, demande à la langue mongole l'origine du nom des Ephthalites, et en fait des *habitants des plaines* (« vocabulum illud Ephthalitarum, qui verâ pronuntiatione Haïa-talitæ, sive simpliciter Talitæ appellandi fuerant, nemo adhuc, quod ego quidem meminerim, explicare aggressus est. Significat autem *homines in campis habitantes*, à Mongolorum et Elutorum, nec non Bucharorum vocabulo *tala*, quo ab aliis, montium scilicet ac sylvarum incolis, discernantur. » Fischer, *Quæstiones Petropolitanæ*, edid. A. L. Schlözer. Göttingæ, 1770, in-12, p. 11). — M. Mouradja d'Ohsson tire leur nom de celui de la ville d'ailleurs parfaitement inconnue de *Hital*, qui était,

Si ce qui précède n'a pas résolu encore d'une manière complète la question que nous nous étions posée en commençant cette recherche (1) : *quelle est la forme indigène du nom des Ephthalites?* puisque nous n'en avons retrouvé jusqu'ici que la forme chinoise, nous croyons néanmoins qu'en montrant par d'irréfragables témoignages historiques quel fut le point de départ véritable de la dénomination persane, sur laquelle se formèrent les dénominations arménienne et grecque, et en ramenant ainsi les termes du problème sur un terrain mieux défini, nous avons déjà fait faire à la question un progrès considérable. Peut-être pourrons-nous tout à l'heure aller plus loin encore; mais auparavant nous avons à nous arrêter un instant sur cette seconde question, qui est le complément de la première : *les Ephthalites sont-ils réellement des Huns?*

Nous avons déjà exposé les faits (2). Nous savons que Procope, en même temps qu'il mentionne les Haïthal ou Yétha de la région de l'Oxus sous le nom d'Ephthalites, leur donne aussi celui de *Huns-*

dit-il, le chef-lieu de la colonie dans le Khoraçan (*Tabl. histor. de l'Orient*, t. II, p. 240, in-8°). — M. Saint-Martin, tout en repoussant l'étymologie de Deguignes (Notes sur Lebeau, IV, 253 et 255, 1824), n'ose hasarder aucune conjecture sur ce sujet qui lui paraît complétement inexplicable; et ailleurs (*ibid.*, VII, 252), il cite avec une sorte d'approbation tacite un passage de Tabari, selon lequel le nom de *Haïthal* aurait signifié dans la langue de Bokhara « un homme fort et brave. »

(1) Ci-dessus p. 20.

(2) *Id.*, p. 8 et suiv.

Blancs, et que cette dénomination, exclusivement employée par un voyageur alexandrin du commencement du VIᵉ siècle, Cosmas, se retrouve chez les chroniqueurs syriaques et arméniens (1). Nous savons enfin par le témoignage formel de ces derniers que les Ephthalites étaient en effet regardés dans l'occident comme une branche de ces terribles Huns d'Attila, qui précisément dans le même temps, au milieu du VIᵉ siècle, avaient fait trembler l'Europe tout entière.

Ce que nous avons apris de l'origine des Yétha et de leur histoire antérieure a déjà répondu pour nous: *non, les Ephthalites ne sont pas des Huns.*

Les Huns étaient indubitablement une nation de race finnoise (2); et si les révolutions de l'Asie intérieure ont pu mêler à leurs hordes des tribus turques et des Mongols, rien dans les faits connus de l'histoire n'autorise à supposer qu'il y ait eu jamais rien de commun entre eux et les peuples tibétains.

(1) Le nom des Huns fut certainement connu des anciens Hindous; on le trouve cité dans le Mahâbhârata, sous la forme de *Harahoúna*, dans la liste des peuples barbares qui occupaient les régions montueuses au nord-ouest de l'Inde (Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 852). Comme ce nom s'y trouve à côté de ceux de *Kîna* et de *Yavana*, il est plus que probable qu'il n'appartient pas à l'antique rédaction du poëme, mais bien aux interpolations subséquentes que l'on a tout lieu de regarder comme devant se rapporter à des temps voisins de notre ère. Comp. *l'Hist. des rois du Kachmir*, trad. fr. de M. Troyer, t. II, p. 448, et le *Nouv. journ. asiat.*, juin 1845, p. 435.

(2) Voyez notre Mémoire sur les Huns Ouraliens, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, cah. de déc. 1848.

Les seuls rapports qui soient mentionnés entre les Yétha (ou Yué-tchi) et les Huns, ce sont les guerres qu'il y eut entre eux dans la première moitié du IIe siècle avant notre ère, alors que les Yétha du Tangout se trouvaient en contact avec les Hioung-nou, qui sont les Huns asiatiques, guerres à la suite desquelles les Yétha se virent contraints d'émigrer du Tangout en Dzoûngarie, et de la Dzoûngarie dans la Transoxane. Pendant plusieurs siècles à partir de cette époque il ne paraît même pas que les Yétha de l'Oxus aient eu aucun contact avec les Hioung-nou, dont ils étaient séparés par d'autres tribus, notamment par les Ou-soun de la Dzoûngarie.

Et cependant, tout en reconnaissant que les Yétha, au point de vue de la race, ne peuvent avoir rien de commun avec les Huns, on se demande si cet accord de tous les peuples limitrophes, Indiens, Irâniens, Arméniens et autres, à donner ce nom de *Huns* aux Yétha de la Transoxane, pouvait tenir uniquement à cette propension que les races du midi ont eue dans tous les temps à réunir sous une appellation commune tous les peuples nomades de l'Asie moyenne, et si quelque circonstance historique que nous ignorons n'aurait pas amené cette qualification. A cet égard l'histoire est absolument muette, au moins dans nos documents actuels. Les événements intérieurs du royaume indo-scythique nous sont jusqu'à présent complétement inconnus; et quant aux mouvements des populations hunniques durant la même période, nous savons seulement

qu'expulsées en partie de la région altaïque vers la fin du Ier siècle de notre ère, et rejetées par les populations mongoles vers les steppes du Jaïk et la région de l'Oural, elles restèrent maîtresses des contrées qui s'étendent au nord et au nord-ouest du Jaxartès et de l'Aral jusque vers la fin du IVe siècle, où un nouveau refoulement des tribus plus orientales les obligea, en l'année 376, de franchir le Volga (1). Nous savons encore par les auteurs de l'Occident qu'après la mort d'Attila et la destruction de son empire éphémère, un grand nombre de Huns, pressés et poursuivis par le soulèvement des populations slaves et germaniques, se reportèrent vers le Volga à la fin du Ve siècle, et revinrent occuper les steppes de l'Aral où campent aujourd'hui les Kirghiz (2). Y aurait-il eu, à l'une de ces époques, une irruption hunnique au sud du Jaxartès et une domination temporaire de quelque chef Hun sur le royaume des Kouchans? Encore une fois les documents que nous possédons ne nous apprennent absolument rien à ce sujet, et il serait pour le moins inutile de vouloir suppléer aux faits par des conjectures sans base certaine.

La solution la plus naturelle de cette difficulté se trouvera peut-être dans les rapports intimes qu'à partir du IIIe siècle de notre ère les Yétha de la Transoxane eurent avec les *Jouan-jouan*. Les Jouan-

(1) Voyez notre Mémoire sur les Huns Ouraliens, *loc. cit.*, p. 279 à 289.

(2) *Ibid.*, 298 Cp. Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 113.

jouan, dont le nom se doit peut-être lire *Jèn-Jèn* (1), sont une de ces peuplades errantes de la Tartarie, qui, longtemps faibles et obscures, se sont graduellement élevées à la domination universelle de l'Asie moyenne. Les auteurs chinois ne savent rien de bien certain sur leur origine : les uns les rattachent à la race des Toungouses, c'est-à-dire aux peuples Mandchous; d'autres à la race Mongole (2). D'autres enfin, notamment Ma-touan-lîn, dans une note de son article sur les Yétha, en font une branche des Hioung-nou. Ce qui paraît le plus probable au milieu de ces contradictions, c'est qu'à un noyau mongol ou mandchou se joignirent de bonne heure des tribus de souche différente, principalement des Hioung-nou, et qu'il se forma ainsi une nation mixte où dominait peut-être, au moins dans l'Occident, l'élément hunnique (3). Les plus anciens commencements connus des Jouan-jouan datent de la première moitié du IIIe siècle. Bientôt après on les voit sur le Jaxartès, harcelant de leurs incursions les Yétha du Koueï-chouang, sans doute pour en obtenir des terres dans les riantes vallées de la Transoxane; et il paraît qu'en effet beaucoup d'entre eux vinrent s'y établir, puisqu'il est dit qu'à cette époque les Yétha et les Jouan-jouan s'unirent par des mariages.

(1) Deguignes écrit constamment *Geougen*, mais sans raison, puisque le mot est formé par la réduplication du même caractère.

(2) Abel Rémusat, *Langues tart.*, p. 326.

(3) Voyez Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, 1re partie, p. 187, et 2e partie, p 334; Klaproth, *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 99.

Il semble même que par suite de cette irruption de nouveaux immigrants, le roi des Yétha fut contraint de transporter sa résidence, au moins temporairement, au midi de l'Oxus (1). On pourrait ainsi, à défaut de renseignements plus précis, se rendre compte jusqu'à un certain point de l'introduction du nom des Huns dans la Transoxane, à partir du IVe siècle de notre ère (2).

Il ne faut pas d'ailleurs perdre de vue que ces diverses émigrations étrangères qui depuis le IVe siècle avant notre ère ont pénétré tour à tour dans le pays compris entre le Jaxartès et l'Oxus, et plus au sud entre l'Oxus et la chaîne élevée du Hindoukousch, Grecs, Tibétains, Huns, Turks, Mongols et autres, n'y ont jamais formé, quelles qu'y ait été d'ailleurs leur importance numérique et la durée de leur domination, qu'une population plus ou moins passagère superposée à la population indigène. Ces envahisseurs étrangers, sortis tous, sauf les Grecs d'Alexandre, des fourmilières de populations nomades qui couvrent les steppes immenses de la Haute-Asie, n'y ont jamais complétement abandonné leurs habitudes pastorales (3); tandis que la

(1) Voyez ci-dessus, p. 43 sq., 46 et 61.

(2) Serait-ce par une raison analogue que le pays de Khotan, conquis par les Jouan-jouan vers la fin du ve siècle, se trouve désigné sous le nom de *Houan-na* dans les documents chinois du commencement du siècle suivant? Voyez Abel Rémusat, *Hist. de la ville de Khotan* (trad. du chin.), p. 25 et 32. Paris, 1820, in-8.

(3) Voyez, quant aux Yétha, ci-dessus, p. 60.

race indigène, qui appartient à la famille hindo-germanique et qui avait atteint dès les plus anciens temps des monarchies iraniennes un assez haut degré de civilisation, s'y est toujours maintenue sur le sol qu'elle cultive et dont elle forme la population sédentaire (1). Aujourd'hui encore, dans l'intérieur même des hautes vallées que l'on nommait autrefois le Tokharistan, le fond de la population est tadjike, c'est-à-dire de famille persane (2).

Si la domination des Yétha avait été affaiblie au nord de l'Oxus par la pression des Jouan-jouan, elle se conserva longtemps encore dans les parties orientales de la Bactriane et sur la droite du Sindh. Le voyageur Cosmas, vers l'année 530 (3), parle du roi des Huns-Blancs, qui sont les Ephthalites de Procope et les Yétha des Annales chinoises, comme d'un prince très-puissant et très-redoutable dont les États étaient séparés de l'Inde par le fleuve Indus (4).

(1) L'historien Ménandre est donc parfaitement exact lorsqu'il distingue les Sogdiens (Σουγδαΐται) des Ephthalites et des Turks auxquels ils avaient été successivement soumis. Menander, *Excepta de Legation.*, t. I du Corpus Historic. Byzantin., p. 106, ed. Reg.

(2) Alex. Burnes, *Voyage à Bokhara*, trad. fr., t. III, p. 160; Wood, *Journey to the Source of the river Oxus*, p. 293 sqq. Lond. 1841, in-8°. Quelques familles de l'intérieur des montagnes conservent la tradition d'une extraction grecque. Burnes, *l. c.*, p. 169.

(3) Voyez ci-dessus, p. 17.

(4) Cosmas, *Topographia Christiana*, dans la *Collectio Nova Patrum* du P. Montfaucon, t. II, 1706, in-fol., p. 339. Comp. p. 337. Quelques auteurs ont voulu rattacher aux Huns du

Cette puissance, cependant, touchait à son terme. Déjà fort affaiblis par les victoires que Kesra Nouschirvân, le Khosroès des Byzantins, avait remportées sur eux en l'année 563 de notre ère(1), les Ephthalites reçurent le dernier coup huit ans plus tard par l'irruption du grand khâkhan des Turks (ou, selon l'orthographe chinoise, *Tou-kioue*), qui, après avoir détruit en 555 la domination des Jouan-jouan (2), se rendit maître de toute la Transoxane, et contraignit les Yétha du Tokharestan et du Kaboulistan de lui payer tribut(3). De ce moment, la ruine politique des Yétha est consommée. Il paraît qu'après cette double défaite ils se concentrèrent non dans la Sogdiane, comme le dit Klaproth (4), mais bien dans la haute Bactriane et dans le Khoundouz actuel (5). La Transoxane, au-

royaume indo-scythique une ancienne tribu radjpoute aujourd'hui éteinte, mais qui figure dans de vieilles inscriptions hindoues sous le nom de *Hoûna*, comme ayant joué un certain rôle dans l'histoire des temps passés. C'est une question dans laquelle nous n'entrerons pas en ce moment. On peut voir à ce sujet Elphinstone, *History of India*, vol. I, p. 436. Lond., 1841, in-8°. Cp. *suprà*, p. 71 note.

(1) Mirkhond, Histoire des Sassanides, dans les *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, de M. de Sacy, p. 365; Menander, *Excerpta de Legat.*, ubi suprà cit., p. 137. Cp. Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 2e partie, p. 333.

(2) Deguignes, *ibid.*, p. 351.

(3) Les curieux détails contenus dans Ménandre sur cet événement (*Excerpta de Legat.*, p 108; add. Théophyl. Simoc., lib. VII, c. 7) sont pleinement confirmés par les sources chinoises. Ci-dessus, p. 63 et p. 52.

(4) *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 135.

(5) Voyez, ci-dessus, p. 63, ce qui est dit de la situation du

tant qu'on en peut juger, resta partagée en un certain nombre de petites principautés, gouvernées, sous l'autorité du khâkhan, par des princes de race Yétha (1), qui tous portaient, comme membres d'une même famille, un titre commun que les auteurs chinois écrivent *chao-vou*, et les historiens persans *chavèh-châh* (2). Lorsqu'aux VIIe et VIIIe siècles les empereurs de la dynastie des Thang eurent porté les armes chinoises jusqu'au lac d'Aral et à la Caspienne, tous ces petits princes, ainsi que le roi des Yétha du Khoundouz, renouèrent des relations avec la cour impériale pour s'en faire un appui contre l'envahissement des khalifes (3); mais ces relations

pays des Yétha au commencement du VIIe siècle. Le Khoundouz et le Badakhchan snot aussi indiqués comme l'ancien pays des Haïthaleh par Abou'lféda, qui suivait indubitablement ici des autorités persanes (Abulfedæ *Geogr.*, trad. lat. de Reiske, dans le *Magazin für Historie und Geographie* de Büsching, t. V, 1771, p. 352). Cette indication est répétée par Hadji Khalfa, dans son *Djihan-Numa*, p. 434 de la traduction française d'Armain, ms. de la Bibl. nation. de Paris. M. Norberg, dans sa version latine du géographe turk (vol. I, p. 256, Londini, 1818, in-8°) a omis ce passage.

(1) On peut voir les notices que Ma-touan-lin a réunies sur ces principautés, traduites par Abel-Rémusat dans ses *Nouv. mél. asiat.*, t. I, p. 225 à 238.

(2) Voyez Saint-Martin, dans son édition de *l'Hist. du Bas-Empire* de Lebeau, t. IX, p. 395.

(3) Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 1re partie, p. 58, et 2e partie, p. 502; Gaubil, *Hist. de la dynastie des Tang*, dans les Mém. sur les Chin., t. XVI, p. 38, in-4°; Abel Rémusat, *Remarques sur l'extension de l'empire Chinois du côté de l'occident*, dans les Mémoires de l'Institut, t. VIII, p. 91. Les Annales de la dynastie des Souï, qui précéda les Tang sur le trône de la Chine, mentionnent aussi une ambassade du roi Yétha vers l'année de

cessèrent lorsque la Transoxane (la *Ma oudra'n-nahar* des Arabes) fut passée, dans le VIII[e] siècle, sous le joug définitif des khalifes Abbassides, et qu'elle eut embrassé la foi musulmane. Depuis lors les Yétha de la Bactriane et de l'ancienne région indo-scythique n'ont plus été mentionnés dans l'histoire.

Mais si le nom disparaît, le peuple lui-même s'est-il éteint? De même que tant d'autres nations anciennes, qui, après avoir joué un grand rôle sur le théâtre du monde, sont allées s'abîmer dans le néant sans laisser d'autres traces de leur passage qu'un souvenir fugitif, les Yétha se sont-ils perdus si complétement, absorbés par les populations plus anciennes des contrées qu'ils avaient envahies, ou par les immigrations plus récentes qui s'y sont établies après eux, qu'il ne reste plus nul vestige ni d'eux ni de leur nom? Cela est possible, sans doute, mais le fait mérite bien quelque examen.

Or, nous pouvons affirmer que cet examen ne sera pas infructueux, et que de même que nous avons retrouvé avec une parfaite évidence les Ephthalites dans les Yétha, nous retrouverons les Yétha dans un peuple important de l'Himalaïa occidental.

Ce peuple, ce sont les *Djâts*.

D'autres avant nous ont pensé à ce rapprochement; mais le point de vue sous lequel on l'a pré-

notre ère 612. Ci-dessus, p. 63. Cp. Fr. Neumann, *Asiatische Studien*, p. 179 à 186. Leipzig, 1837, in-8°.

senté est entièrement faux. Pour Klaproth, par exemple, qui le premier l'a signalé d'une manière expresse (1) et pour tous les savants qui l'ont suivi, notamment Saint-Martin, Tod, M. Carl Ritter, M. Elphinstone, M. Wilson, Alex. de Humboldt, etc., les Djâts du nord-ouest de l'Inde seraient les descendants directs des Yué-tchi ou Yétha de la Bactriane, qui auraient émigré à l'est du Sindh lorsqu'ils se virent contraints d'abandonner leurs établissements du bassin de l'Oxus, et ils appartiendraient à la famille des peuples Gothiques à laquelle les écrivains que nous venons de citer rattachent les Yétha, en les identifiant avec la race des anciens Gètes de la Dacie (2).

Ainsi présenté, le rapprochement entre les Yétha et les Djâts ne saurait soutenir le moindre examen. Les Djâts, pas plus que les Yétha, ne sont des Gètes de la famille Teutone, et il est impossible de soutenir sérieusement qu'une race de plusieurs millions d'âmes, qui couvre de ses innombrables tribus tout le Pendjâb et le nord-ouest de l'Inde, se soit

(1) *Tableaux histor. de l'Asie*, p. 288.

(2) Saint-Martin, dans ses notes sur Lebeau, nouv. édit. de l'*Hist. du Bas-Emp.*, IX, 393, 1828; J. Tod, *Annals and Antiquities of Rajast'hana,* vol. I, p. 58; II, 370, et passim, Lond., 1829, in-4°; C. Ritter, *Erdkunde*, t. V, p. 553, etc., 1835; Elphinstone, *History of India*, vol. I, p. 437, Lond., 1841, in-8°; H. Wilson, *Ariana antiqua*, p. 305, Lond., 1841, in-4°; Al. de Humboldt, *Cosmos*, édit. angl. 1849, petit in-8, vol. II, p. XLII, et note 202. Nous-mêmes nous avions répété cette opinion que protégeaient de telles autorités, avant que l'examen spécial et approfondi de la question eût rectifié nos idées à cet égard.

formée, dans le VIIe ou le VIIIe siècle, des débris épuisés d'un peuple expulsé de la Bactriane (1). D'ailleurs quelque rares que soient dans l'Inde les documents authentiques de l'ancienne histoire du pays, nous verrons que des témoignages positifs existent qui attestent la présence des Djâts dans leur habitation actuelle à des époques de beaucoup antérieures à l'arrivée des Yétha du Tangout dans la Transoxane. Laissons donc là des idées systématiques nées de la connaissance incomplète ou de l'observation inexacte des faits actuels, et entrons nous-mêmes, comme nous l'avons fait pour la première partie de ces Recherches, dans l'examen sérieux du sujet. Nous y trouverons des motifs d'identification bien autrement déterminants que ceux qui ont été produits.

Toute la partie occidentale du haut Hindoustan, entre le bassin du Gange, l'Himalaïa, le Kachmir, le Sindh, le Goudjerât et la Nerbouddâh, est, nous l'avons dit, le domaine presque exclusif d'une race d'hommes dont le nom national est *Djât* (2). Ce vaste

(1) M. Lassen, dans ses profondes études sur les antiquités hindoues, a très-bien senti tout ce qu'une pareille hypothèse a d'absurde ; mais en faisant justice de cette opinion (*Indische Alterthumsk.*, Bonn, 1843, in-8°, t. I, p. 400 ; comp. p. 97), le savant indianiste n'a pas songé à rechercher s'il n'existait pas des rapports plus profonds entre les Djâts de l'Inde et les Yétha des annalistes chinois. Cp. *Zeitschrift für die Kunde des Morg.*, t. III, 1840, p. 208.

(2) Il y a, selon les provinces, de légères différences de prononciation : *Djît*, *Djut* ou *Yeut*, *Djet*, etc. C'est toujours le

territoire, qui ne comprend pas une étendue de moins de 11 degrés du nord au sud sur 7 à 8 degrés de l'est à l'ouest, présente une superficie pour le moins égale à celle de la France; ce qu'on nomme spécialement le *Pendj-âb*, à cause des cinq rivières principales qui l'arrosent avant d'aller porter leurs eaux à la gauche du Sindh, forme, au nord, environ le tiers de cette étendue. Par ces chiffres seuls, que l'on juge si la population dominante d'une telle région peut être issue de quelques tribus étrangères expulsées d'une province limitrophe.

Il convient d'entrer sur la population djâte du nord-ouest de l'Inde dans quelques détails plus précis (1).

Dans tous les petits États situés immédiatement au nord du Goudjérât et que l'on comprend sous la dénomination générale de *Radjast'hana* ou *Radjpoutana* (2), le fond de la population est djâte. Tous les Djâts de cette région sont adonnés à la culture du sol, et ils y forment une classe subordonnée à la caste supérieure, celle des Radjpouts, laquelle appar-

même nom. Tod, *Annals and Antiquities of Rajast'hana*, vol. I, p. 106.

(1) Nous profiterons du résumé qu'en a fait M. Christian Lassen, *Indische Alterthumsk.* Bonn, 1843, in-8°, t. I, p. 397 sqq., (Cp. *Zeitschr. für die K. des Morgenl.*, t. III, 1840, p 188 et 208 sqq.), mais en y ajoutant des renseignements importants qui ont été publiés depuis l'impression de ce remarquable ouvrage.

(2) Pour la description géographique de cette région, on peut consulter le t. VI de l'*Erdkunde* de M. Carl Ritter (B. IV, 2te. Abth. von Asien, 1836), p. 864 à 1034.

tient à la race pure des Ariahs ou Hindous primitifs. On en trouve même encore quelques-uns sur les points cultivables du désert sablonneux qui sépare le Radjast'hana du Sindhi (1). Dans tout le Pendjâb, les Djâts forment de même la grande masse de la population, tant sous ce nom de *Djâts* que l'usage a principalement restreint aux tribus agricoles, que sous la dénomination de *Seïkhs* qui ne désignait dans l'origine qu'une secte religieuse fondée parmi les Djâts au commencement du XVI[e] siècle par un réformateur du culte brahmanique (2), et qui depuis lors est devenue l'appellation d'honneur de la nation tout entière, en s'appliquant d'une manière plus spéciale aux classes vouées à la profession des armes. Le célèbre Rindjit Singh, le maharadjah du Lahor, était issu d'une famille djâte (3). L'idiome indigène du Pendjâb, celui que parlent les tribus agricoles, se nomme *djâtki*, et on le distingue de la langue des grandes villes, qui est regardée comme un dialecte de l'hindoustâni et spécialement désignée sous le nom de *pendjâbi* (4). On porte à 3 ou 4 millions la seule population djâte du Pendjâb; les tribus guerrières qui depuis trois siècles

(1) Tod, *Radjast'h.*, II, 323.

(2) Le nom de *Seïkh*, formé par la contraction du mot sanscrit *Sikcha*, signifie proprement *disciple*.

(3) T. Prinsep, *Origine et progrès de la puissance des Sikhs*, tr. fr., p. 48; Victor Jacquemont, *Voyage dans l'Inde*, t. III, 1841, p. 87, in-4°.

(4) Leech, dans le *Journal of Asiat. Soc. of Bengal*, vol. VII, 1838, p. 711.

ont abandonné le nom national pour l'appellation de Seïkhs, forment environ le sixième de ce chiffre.

Le fond indigène et agricole de la population du Sindhi, des deux côtés du Bas Indus, porte également le nom de *Djâts* ou Djèts; ces Djâts du Sindhi sont depuis longtemps convertis à l'islamisme (1). Une tribu pastorale du delta du Sindh est aussi connue sous le nom de Djâts (2); une autre tribu du même nom s'est établie depuis bien des siècles dans le Goudjérât, et la tradition locale la fait venir du Sindhi (3).

Les Djâts ont d'ailleurs colonisé depuis une époque inconnue, mais extrêmement ancienne, tout le pays compris, au nord du Sindhi, entre la droite de l'Indus et les montagnes qui forment de ce côté l'arête orientale du Plateau Irânien (4); ils composent la partie principale de la population du Sévistân ou Kotch Gandâva (5). Une circonstance que nous ne devons pas omettre, c'est que les Balouches, qui appartiennent, comme les Afghans, à la famille des

(1) Elphinstone, *Account of the Kingdom of Kabul*, nouv. édit., I, 500; Tod, *Radjasth.*, II, 323; W. Hamilton, *Descr. of Hind.*, I, 472, 633. Comp. Reinaud, *Mémoire sur l'Inde d'après les écrivains arabes*, etc., p. 43 et 50.

(2) Alex. Burnes, *Voyage à Boukhara*, trad. fr., t. I, p. 228.

(3) Will. Hamilton, *Hind.*, I, 632.

(4) Voyez notre Étude sur les acquisitions que la Géographie doit aux derniers événements de l'Afghanistan, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, oct. 1848, p 119.

(5) Elphinston's *Account*, nouv. édit., II, 67, 69, 268: Ch. Masson, *Narrative of a Journey to Kalât*, Lond., 1848, in-8°, p. 330.

peuples Hindo-Persans (1), donnent aux Djâts ou Djets du Balouchistân oriental et du Kotch Gandâva le nom de *Djagdal* : appellation remarquable, en ce qu'elle reproduit précisément dans la syllabe finale, sinon même dans l'ensemble du mot, la forme que le nom des anciens Yétha de la Bactriane avait reçue chez les Perses (2). C'est un fait que nous devons noter, quoique nous n'ayons pas quant à présent les moyens de scruter plus à fond les conséquences que peut-être on en pourra tirer.

M. Charles Masson, l'heureux explorateur des antiquités du pays de Kaboûl (3), donne sur l'extension des Djâts à l'ouest du Sindh de curieux renseignements. « Les Djets, dit le voyageur, constituent la grande masse de la population fixe et agricole du Kotch Gandâva, ainsi que du Pendjâb et du Sindhi, sans parler des contrées situées entre le Setledj et le Gange. Une race si prodigieusement répandue mérite naturellement de fixer l'attention. Partout où elle est établie, elle se distingue par l'usage de dialectes très-rapprochés... Au nord et à l'ouest du Kotch Gandâva, on ne les trouve plus comme agriculteurs, mais bien comme artisans ambulants, assez semblables sous ce rapport à nos Tziganes ou Bohémiens. On les rencontre comme tels à Ka-

(1) Voyez notre article cité, *Nouv. Ann. des Voy.*, oct. 1848, p. 143.

(2) Voyez ci-dessus, p. 68, note 2.

(3) On peut voir l'analyse que nous avons donnée des voyages et des découvertes archéologiques de M. Ch. Masson, dans les *Nouv. Ann. des Voy.*, mars 1848, p. 293.

boûl, à Kandahar, et même à Hérât; dans cette dernière ville on les connaît sous le nom de *Gharib Dzâda*, ou descendants des pauvres, peut-être par allusion à leurs occupations. Mais en quelque lieu qu'ils aillent, ils conservent leur langue nationale, le *djetki*. Je ne crois pas que dans le Pendjâb on les rencontre à l'ouest du Djélam (1)... L'idiome des tribus djètes mérite de fixer l'attention, surtout dans ses rapports avec cette question importante, qu'est-ce que le hindi? Des matériaux pour la comparaison de ses différents dialectes seraient fournis par les vocabulaires qu'on en possède, et leur étude à ce point de vue ne serait certainement pas sans profit. L'établissement des Djets dans le Kotch Gandâva remonte à une époque si reculée, qu'ils en sont maintenant regardés comme les aborigènes. Ils sont divisés en un grand nombre de tribus (2). »

Nous ajouterons, pour compléter cet aperçu des migrations partielles des Djâts à l'ouest de l'Indus, qu'on a des témoignages isolés qui prouvent que quelques-unes de leurs tribus se sont avancées fort anciennement jusqu'au pourtour du golfe Persique. Ainsi, dans l'histoire des premiers temps de l'isla-

(1) C'est la plus occidentale des cinq grandes rivières du Pendjâb, et la plus rapprochée de l'Indus. Entre elle et le fleuve, le pays n'est presque qu'un désert aride, ce qui explique pourquoi la population indigène n'a pas dépassé de ce côté la vallée du Djélam, remarque qui avait été déjà faite par Alexander Burnes (*Voyage à Boukh.*, trad. fr., III, 305); mais on retrouve les Djâts dans la vallée du Sindh au-dessous d'Attok (Wood, *Journey to the Source of the riv. Oxus*, p. 119).

(2) Ch. Masson, *Journey to Kalât*, p. 351. Lond., 1843, in-8°.

misme, c'est-à-dire au commencement du VII[e] siècle de notre ère, il est fait mention d'une tribu de *Zoûts*, « d'origine indienne, » qui demeurait à cette époque dans le Bahreïn (1); et l'historien arabe Ibn Alathir, dont notre savant ami, M. Charles Defrémery, a bien voulu nous communiquer un extrait d'après le ms. récemment apporté de Constantinople par M. de Slane, mentionne aussi, sous l'année 390 de l'hégire, 999 de notre ère, des tribus de *Zâths* alors établies dans la province de Fars (2). Ibn Alathir parle en outre d'incursions faites par le même peuple, plus d'un siècle et demi auparayant (en 834 et 835), sur le Tigre inférieur (3).

Tout ce que l'on rapporte des Djâts, surtout de ceux du Pendjâb dont une longue domination étrangère n'a pas, comme dans le Radjasth'ana, avili les dispositions naturelles, nous montre en eux une race active, belliqueuse, entreprenante, aisément disposée à revenir aux habitudes pastorales et à demi errantes qu'elle a abandonnées depuis de longs siècles pour les tranquilles habitudes de la vie agricole (4). La lutte acharnée qu'en ce moment même les

(1) Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, 1849, p. 380.

(2) Ibn Alathir, ms. de C. P., t. V, f° 38 v, Biblioth. Nation.; Ibn Khaldoun, ms. 742 4 ter du supplém. arabe, t. IV, f° 211 v.

(3) Ibd Alathir, cité par M. Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 200. Comp. p. 188.

(4) G. Forster, *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg*, trad. fr., t III, p. 67; Fraser, *Tour in the Himâla mountains*, p. 261

Seïkhs soutiennent contre la puissance anglaise (1), dit assez ce qu'il y a de fierté et de vigueur dans leur caractère. La plupart de leurs usages et les détails de leur vie intime les distinguent profondément des purs Hindous (2); et cette distinction ne dérive pas seulement de la différence des croyances religieuses, car elle est déjà signalée dans les anciens monuments épiques de l'Inde (3). Ce serait bien plutôt aux influences primordiales de la différence des races qu'il faudrait demander la cause de la séparation religieuse qui s'est opérée il y a trois siècles et demi entre les Seïkhs et les Hindous, séparation aussi profonde que complète, dont le premier symbole, chez les Djâts du Pendjâb, est l'abolition des castes, cette institution caractéristique des races ariennes, et qui semble une réaction violente contre un antique asservissement à des croyances que la force aurait imposées. Au point de vue physique, les Seïkhs sont une race à cheveux noirs (4), dont le type ne paraît pas se distinguer essentiellement de la masse des populations hindoues. Mais à cet égard nous devons faire remarquer que d'une part le mélange très-ancien des Djâts et des Ariâhs, mélange attesté, et en même temps caractérisé par les antiques monu-

et 264; Chr. Lassen, *Zeitschr. für die Kunde des Morg.*, III, 210; etc., etc.

(1) Ces lignes ont été écrites au milieu de 1848.

(2) G. Thomas, *Military Memoirs*, Lond., 1805, in-8°, p. 104; etc.

(3) Lassen, dans le *Zeitschrift für das K. des Morg.*, III, 211.

(4) G. Thomas, *Military Mem.*, p. 110.

ments écrits de la race hindoue, comme nous le verrons tout à l'heure, expliquerait suffisamment la ressemblance actuelle de physionomie même entre des races originairement distinctes ; en second lieu, que les voyageurs sont loin jusqu'à présent de nous fournir des observations assez nombreuses et assez précises pour que l'on puisse assurer que le type physique des Djâts est identique dans toute l'étendue des plaines qu'ils occupent entre l'Himalaïa, l'Indus et la Nerbouddah; et enfin, que des témoignages directs, sur lesquels nous allons revenir, nous apprennent au contraire que dans certaines localités où la nature des lieux a dû les préserver davantage de tout contact extérieur, leurs traits diffèrent complétement du type hindou.

Ce que nous disons du type physique des Djâts, nous pouvons le dire aussi de leur idiome. Nous ne parlons pas du *pendjâbi*, ou de la langue courante des villes (1), qui a reçu de nombreux éléments étrangers de diverse nature, mais seulement du *djetki*, c'est-à-dire de la langue nationale de la masse des populations djates, tant dans le pendjâb que dans les autres contrées où on les rencontre. Il paraît bien que par suite sans doute de la même cause qui a pu modifier très-anciennement la physionomie native des peuples djates au contact des populations hindoues, leur idiome aussi s'est indianisé au point de pouvoir être regardé aujourd'hui comme une des branches vulgaires du tronc sans-

(1) Ci-dessus, p. 83

crit; mais nous ne voyons pas que jusqu'ici aucun homme compétent ait soumis, comme le souhaitait avec raison M. Charles Masson, les différents dialectes du djetki à un travail d'analyse approfondi, dans le but d'en dégager ce qu'on en pourrait regarder comme l'élément primitif, abstraction faite des modifications produites par des influences étrangères, et de déterminer ainsi à quelle souche se rattache cet élément purement djate. Nous allons voir que ces remarques reposent sur quelque chose de plus sérieux que de simples conjectures.

On savait depuis longtemps déjà que la longue rangée de terrasses subalpines adossées du côté du sud aux Alpes Himalaïennes, et qui forment une zone intermédiaire entre les plaines du Gange et la région des neiges perpétuelles, appartient par sa population à la race tibétaine, et que le cachet de cette origine septentrionale est encore profondément empreint aujourd'hui dans la physionomie du plus grand nombre des habitants, aussi bien que dans leurs idiomes, malgré l'altération et les modifications partielles que le long contact avec les colonies hindoues établies postérieurement dans ces hautes vallées du bassin du Gange y a dû produire. Les observations très-exactes d'un assez grand nombre d'explorateurs anglais qui depuis le commencement du siècle actuel ont visité les pays compris dans cette zone, notamment celles de Kirkpatrick, de Francis Hamilton et de M. Hogdson sur le Népâl, de William Traill sur le Kémaoûn, de James

Baillie Fraser sur le Sirmor et d'autres cantons voisins (1), ne laissaient aucun doute à cet égard. L'un des plus instruits et des plus exacts parmi ces observateurs, M. Francis Hamilton, croit même que les tribus tibétaines avaient originairement occupé les plaines qui bordent le Gange, avant que l'extension des émigrants de race hindoue les eussent refoulés dans le haut pays (2); et cette opinion, pleinement confirmée par l'important travail de M. Hogdson sur les populations aborigènes de la région sub-himalaïenne, que nous venons de citer, peut être regardée en effet comme indubitable.

On savait aussi que dans les parties de la région himalaïenne situées à l'ouest de la haute vallée du Gange jusqu'au Kachmir, les populations montagnardes présentent toutes, soit dans leurs idiomes, soit surtout dans les traits de leur physionomie, des marques certaines d'un très-ancien mélange des deux races contiguës, nous voulons dire la race tibétaine de la haute région et la race hindoue des plaines inférieures; et que les indices de ce mélange y sont précisément en rapport avec la prédominance naturelle de chacune des deux races déterminée par

(1) Kirkpatrick, *an Account of the Kingdom of Nepaul*, p. 187, Lond., 1811, in-4°; F. Hamilton, *Account of the Kingdom of Nepal*, p. 9 et 51; Will. Traill, *Statistical Sketch of Kamaon*, 1828, dans les *Asiat. Researches*, vol. XVI, p. 160; J. B. Fraser, *Journal of a Tour through part of the Snowy Range of the Himâla mountains*, p. 214, Lond., 1820, in-4°; Hogdson, *on the Aborigines of the Sub-Himalayas*, dans le *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, déc. 1847, p. 1235 sqq.

(2) *Nepal*, p. 58. Cp. Lassen, *ind. Alterth.*, I, 385.

leurs habitations respectives, le type hindou ayant en grande partie absorbé le type tibétain dans les larges plaines qu'arrosent les cinq rivières de la Pentapotamie indienne, tandis au contraire que la physionomie native de la région haute reprend graduellement le dessus et finit par devenir exclusive, à mesure que l'on gravit les vallées alpines qui conduisent du Pendjâb au Tibet. Cette observation avait été faite par Fraser, par Moorcroft, par les frères Gérard et par d'autres ; elle a été vérifiée et confirmée par des explorateurs plus récents, par M. Vigne notamment, et par Victor Jacquemont (1).

Enfin, on n'ignorait pas non plus, pour revenir particulièrement à l'objet spécial de notre étude, que la race des Djâts n'occupe pas seulement le bassin de l'Indus, entre les montagnes et la mer, mais qu'on la retrouve encore, à partir de la haute vallée du Gange jusque vers le Kachmir, dans toute cette zone de terrasses subalpines qui forme la région mitoyenne entre les plaines et le haut plateau. M. Francis Hamilton avait trouvé des tribus de ce nom dans le pays d'Almora, qui confine à l'ouest au Népâl (2), et il avait su qu'il y en avait aussi dans la vallée même du Gange au-dessus d'Agra (3), ainsi que dans la haute vallée du Beïah ou Vipasa (l'Hyphasis des historiens d'Alexandre), un des deux bras

(1) G. T. Vigne, *Travels in Kashmir, Ladak, Iskardo*, etc., vol. II, p. 271, etc., Lond., 1844 ; V. Jacqnemont, *Voyage dans l'Inde*, t. II, p. 310, 344, 353, etc., etc. Paris, 1841, in-4°.

(2) *Account of the Nepal*, p. 297.

(3) Id., *Ibid.*

supérieurs du Setledj (1). Mais c'étaient là des notions isolées, encore insuffisantes pour en tirer une conclusion générale. Celles que depuis lors d'autres voyageurs y ont ajoutées, surtout notre regrettable compatriote Victor Jacquemont qui explorait ces contrées en 1830, ont fixé nos idées sur ce sujet. Nous savons maintenant que toutes les hautes vallées himalaïennes d'où s'écoulent les rivières nombreuses dont les eaux vont former le Setledj, sont principalement occupées par une population à la fois agricole et pastorale qui se partage en un très-grand nombre de tribus, mais dont le nom national commun à toutes est celui de *Djât*, ou, comme le mot se prononce dans ces montagnes, *Zâhd*, et que les traits de ce peuple, où domine le type hindou dans le voisinage des plaines, deviennent presque entièrement tibétains, c'est-à-dire très-rapprochés du pur type mongol, quand on pénètre dans les cantons plus élevés de l'intérieur des montagnes (2). La relation de Jacquemont contient sur ces Djâts de l'Himalaïa un passage si instructif, et qui va si directement à notre but, que nous le transcrirons tout entier.

Jacquemont avait rencontré dans le Kanaor, canton que le Setledj traverse avant de sortir des montagnes, le célèbre Hongrois Csoma de Körös, sur la vie singulière duquel il donne de curieux détails (3).

(1) Id., p. 312. Cp. la remarque de M. Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 441.

(2) V. Jacquemont, *Voy. dans l'Inde*, II, 310, 365, 396, etc. Comp. Alex. Gerard, *Account of Koonawur*, p. 151 et 102.

(3) V. Jacquemont, *Voyage*, II, 394, in-4.

M. Csoma résidait dans ce pays depuis plusieurs années, tout occupé de ses études tibétaines, et il en connaissait parfaitement les habitants, dont il parlait la langue. Ce canton de Kanaor est assis dans toute la largeur d'une des terrasses qui s'étagent en vastes gradins entre les pics neigeux de la grande chaîne et les plaines du bas pays; le peuple qui l'habite, spécialement connu sous le nom de *Kanaoris*, ou *Kanaïtes*, présente le mélange dont nous avons parlé de figures hindoues et de figures tibétaines, ou bien de physionomies participant plus ou moins aux deux types (1). Au dessus du Kanaor propre, qui se termine près du confluent du Setledj supérieur et du Spiti qui en est un affluent, commence un autre canton situé dans la vallée même du Spiti, et dont les habitants sont particulièrement nommés *Dzâds*. Chez ceux-ci, la physionomie générale est plus exclusivement tibétaine que chez les Kanaïtes (2). Du reste, les Dzâds de Spiti et les Kanaïtes ne sont à bien dire que deux tribus d'un même peuple. Écoutons à ce sujet Victor Jacquemont, ou plutôt M. Csoma dont il est ici l'interprète :

« *Kanaïtes* et *Dzâds* : M. Csoma de Körös appelle les uns et les autres *Tibétains*. Leur religion

(1) Id., p 310. Les portraits dessinés par Jacquemont (pl. 30, 54 et 57 de la Relation historique), peuvent donner une idée du type mixte. Quelquefois la physionomie est purement hindoue; chez d'autres individus elle est tout à fait tibétaine. Ce sont les nuances infinies que présentent partout les races mixtes. Sur les habitudes principalement pastorales des Kanaoris, on peut voir la relation citée de Gerard, *Account of Koonawur*, p. 79 et 114.

(2) Alex. Gerard, *Koonawur*, p. 151.

est la tibétaine, en supposant que leur pays ne soit pas le Tibet. »

Et à ce sujet nous ajouterons qu'au rapport de M. Alexander Gerard, qui visitait le Kanaor en 1817 et 1818, les habitants des plaines inférieures connaissent aussi ceux des hautes vallées du Setledj sous le double nom de *Zâds* et de *Bhôthias*, c'est-à-dire de *Tibétains* (1).

« La polyandrie, poursuit Victor Jacquemont, prévaut sans disgrâce parmi les Kanaïtes comme parmi les Dzâds; c'est un trait de mœurs qui les sépare également des Hindous (2) .. Les Dzâds mangent la chair des yâks et des bœufs. *Dzâd*, dans l'idée des Kanaïtes, désigne ces gens de l'Est qui mangent la chair du bœuf; c'est un mot injurieux, synonyme de *Tchamâr*, ou de basse caste. Les Dzâds,

(1) Id., p 100

(2) Comparez ci-dessus, p. 59. — Jacquemont ajoute un peu plus loin ces remarques au sujet de la *polyandrie* : « Malgré la bizarre institution de la polyandrie (chez les Kanaoris), point de querelles au sujet des héritages. J'ai demandé souvent comment il était possible de connaître le père de chaque enfant alors que plusieurs hommes (plusieurs frères) vivent en commun avec la même femme. Les femmes ne se trompent jamais là-dessus, m'a-t-on répondu constamment. En général, chacun est fier de sa part aux accroissements de la famille commune, et revendique plutôt qu'il ne décline une paternité douteuse. J'ai renouvelé bien souvent la question si la préférence de la femme pour un de ses époux n'excitait pas entre eux des scènes de jalousie, suivies de violences On m'a toujours dit : non. Cette harmonie me semble démontrer que le sentiment de l'amour est absolument ignoré des femelles comme des mâles de cette singulière société. » (*Voyage*, t. II, p. 402, 4°)

pour les Kanaïtes (1), sont un peuple de basse caste (2). Et ceux-ci semblent, du moins jusqu'à une grande distance de l'Inde, jusqu'à Ladak, par exemple, avoir tellement d'eux-mêmes l'idée qu'en ont les Kanaïtes, que les plus élevés d'entre eux s'abstiennent de la chair du yâk et du bœuf. Le radjah de Ladak, qui n'est pas un hindou, mais apparemment de la même religion que son petit peuple, et comme lui dévot aux lamas, ne mange pas de bœuf.

» Le langage des *Dzâds* soumis au radjah de Kanaor (3).. est le même que celui du Spiti, de Ladak et de la Tartarie chinoise vers Mansarower. Il diffère totalement des divers dialectes kanaoris.... Les bottes de laine, les vêtements rouges et jaunes, la tête nue avec les cheveux coupés ras (4) ou tressés en queue, et d'énormes boucles d'oreilles, distinguent encore les Dzâds de Bissahir des Kanaoris, et les assimilent entièrement à ceux de Ladak, de Spiti et de la Tartarie chinoise, dont ils ne différeraient à aucun égard si le radjah de Bissahir ne leur interdisait la chair de bœuf....

» Malgré les diversités individuelles, les Dzâds

(1) Qui suivent encore pour la plupart le culte hindou. Voyez Alex. Gerard, *Koonawur*, p. 83.

(2) Ceci est évidemment un reste de l'ancienne domination politique et religieuse des Hindous.

(3) C'est-à-dire d'une petite partie de la vallée du Setledj immédiatement au-dessus et au-dessous du confluent du Spiti.

(4) Comp. ci-dessus, p. 59, la description chinoise des usages des Yétha.

se distinguent physiquement des Kanaoris(1). Ceux-ci ont en général le teint plus clair que les premiers; mais les plus clairs n'ont sous leur peau brune aucune teinte rosée. Ils sont nègres pour *les couleurs*, tandis qu'il n'est pas rare de discerner la couleur vermeille du sang sur les joues des Dzâds, particulièrement des jeunes filles. Ils sont plus grands que les Kanaoris, moins barbus. Leur figure en général est plus plate; le nez est très-peu saillant. Mais les os des pommettes ne sont pas très-marqués, leurs joues ne sont pas creuses, leur menton n'est pas pointu, et leurs yeux, quoique généralement petits et très-fendus, n'ont pas leur commissure externe relevée vers les tempes. C'est donc un type tout à fait distinct(2) de celui des Mongols. J'ai décrit son mode le plus habituel; mais parmi les exceptions, qui sont assez nombreuses, on trouve des figures tout à fait européennes, quelques-unes régulières et même belles, chez les hommes surtout. Il est bizarre que chez les femmes il n'y ait pas la même variété.

» A ces égards, les Dzâds du radjah de Bissahir, c'est-à-dire du haut Setledj et du Hangarang (3), forment une transition entre les Kanaïtes ou Kanao-

(1) Nous avons déjà fait observer que chez les habitants du Kanaor la prédominance du sang hindou est beaucoup plus marquée que chez les Dzâds des vallées supérieures.

(2) *Tout à fait* est beaucoup dire. Il y a ici des modifications secondaires, non un type différent.

(3) Portion de la vallée du Spiti immédiatement au-dessus de son confluent avec le Setledj.

ris et les Dzâds du Spiti (supérieur) et de Békœur (1). De tous ceux que j'ai vus, ceux de Békœur seraient les moins éloignés du type mongol; quelques-uns parmi eux avaient entièrement ce caractère, tandis que d'autres, leurs voisins, montraient les figures européennes les plus diverses. En Spiti, les nez aquilins, qui se voient quelquefois au-dessus de moustaches bien fournies, au milieu de faces moins insipides que les autres, me paraissent devoir être une des conséquences des guerres dont cette vallée était autrefois le théâtre habituel. Cette amélioration partielle de la race est sans doute l'œuvre des montagnards de Kollou (2), qui y faisaient de fréquentes excursions déprédatrices (3). »

Ce qui résulte en définitive des faits que nous venons de rappeler, c'est qu'à une époque ancienne des populations de cette branche de la race mongole que d'après son habitation géographique on désigne sous le nom de race *tibétaine* descendirent de la région élevée dont l'Himalaïa forme au sud la ceinture extrême, et qu'abandonnant leurs froids climats pour les riches et chaudes campagnes du haut Hindoustan, elles se répandirent dans les plaines

(1) Portion de la vallée du haut Setledj immédiatement au-dessus du confluent du Spiti.

(2) Ce canton occupe la vallée supérieure du Beïah, ou *Hyphasis*, beaucoup moins élevée au-dessus des plaines du Pendjâb que la terrasse de Kanaor.

(3) V. Jacquemont, *Voyage dans l'Inde*, t. II, p. 398 sqq., in-4°.

immenses qu'arrosent les nombreux affluents du Gange et de l'Indus. Nous disons du haut Hindoustan ; nous pourrions dire de la Péninsule entière : car lorsqu'on étudie de près, dans ses éléments actuels, les restes de la population aborigène de l'Hindoustan méridional, à laquelle s'est superposée en partie, ou du moins juxtà-posée la population hindoue d'extraction irânienne, on reste convaincu que cette population primordiale du Dékhan et de l'Inde centrale appartenait aussi à la race qui a pour berceau le plateau Tibétain.

Que cette première population tartare ou tibétaine de la Péninsule hindoue ait été antérieure à l'arrivée des Hindous proprement dits, venus du nord-ouest, c'est-à-dire de la région irânienne (1), c'est d'ailleurs un fait qui résulte de la manière la plus évidente de l'ensemble des anciens poëmes où se trouve consignée l'histoire héroïque de la race arienne, de même que l'Iliade renferme les plus précieuses traditions de l'histoire héroïque de la Grèce.

Pour le Pendjâb en particulier, où doit se renfermer notre investigation actuelle, nous trouvons dans le *Mahâbhârata*, dont M. Lassen a dépouillé toute la partie historique et géographique dans ses admirables études sur les antiquités de l'Inde (2),

(1) Voyez Lassen, *Ind. Alterthumsk.*, I, 515, 531 sqq., 543, etc. Comp. Max Müller, dans le XVII[e] *Report of the British Association for Advancement of Science* (for 1847), p. 328.

(2) *Indische Alterthumskunde*, von Christian Lassen. Bonn, 1843-47, in-8° (t. I[er].).

des indices qui nous paraissent tout à fait concluants de la présence des Djâts dans la région nord-ouest de l'Inde dès les plus anciens temps auxquels nous reportent les traditions épiques de la littérature sanscrite (1).

Parmi les peuples les plus puissants de l'Inde primitive, les traditions épiques mettent au premier rang les *Yadava* et les *Bhôdia* (2). Ces deux nations étaient sœurs d'origine, car la fable les fait descendre de deux fils d'un même père. Cette gé-

(1) Le *Mahâbhârata*, dans sa rédaction actuelle, présente des traces indubitables de remaniements et d'interpolations. La date de ces interpolations est nécessairement inconnue; il y a cependant tout lieu de croire qu'elles appartiennent à des siècles très-voisins de notre ère. Mais quant à la composition même des chants primitifs, elle remonte certainement à une époque peu éloignée du grand événement qui en fait le sujet principal, la guerre entre les Kourous et les Pandâvas, c'est-à-dire à une époque indéterminée, mais très-ancienne. On a cru, d'après une série d'indices et de rapprochements, pouvoir placer la Grande Guerre vers le XIVe siècle avant notre ère (Voyez le résumé des recherches des indianistes anglais sur ce sujet, dans Prichard, *Researches into the Physical History of Mankind*, vol. IV, p. 101 sqq., 1844; comp. Elphinstone, *History of India*, I, 268, 1841): si cette approximation était fondée, ce que l'on est loin de pouvoir assurer (comparez le chapitre de M. Lassen sur la chronologie de l'Inde ancienne, p. 499 et suiv. de ses *Indische Alterthumskunde*), ce serait au XIIIe siècle que se rapporteraient les témoignages que nous en tirons au sujet des Djâts du nord-ouest de l'Inde. Ces témoignages, qui tiennent au fond même et à la trame du poëme, ne sauraient d'ailleurs être suspects d'inauthenticité; et quelle que soit l'époque à laquelle il les faille reporter, leur date, nous le répétons, est nécessairement très-ancienne.

(2) Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 727.

néalogie mythique est importante à bien poser.

Djaïati, dit le Mahâbhârata, fut un prince des anciens temps de qui sont issus beaucoup de peuples. Une malédiction d'Ouçana (la planète de Vénus) l'avait condamné à devenir vieux de bonne heure, mais en lui laissant la faculté de transmettre sa vieillesse à un de ses fils, si celui-ci y consentait. Le plus jeune d'entre eux, Poûrou, fut le seul qui voulut bien se sacrifier pour son père ; tous les autres, qui s'y étaient refusés, furent exilés aux dernières limites de la terre. Du quatrième des fils de Djaïati, *Anou* ou *Anava*, sont issues les races des *Mlêk'ha* (1), reléguées dans le Nord (2).

Poûrou fut le chef d'une dynastie puissante qui régna sur la contrée qu'arrose l'Irâvati (3), c'est-à-dire sur une portion au moins du Pendjâb de notre géographie, et qui étendit aussi ses conquêtes plus à l'orient dans le pays que le Gange traverse. Dans un passage du Mahâbhârata, les *Paoura*, ou descendants de Poûrou, sont associés comme peuple aux *Tchêdi* et aux *Kâçi* (4). Ce roi Porus qui ré-

(1) Le terme *Mlêk'ha*, chez les anciens Hindous, avait précisément la même signification que celui de *Barbare* chez les Grecs et chez les Romains. Tout peuple qui ne parlait pas la langue des Ariahs, des *purs*, était Mlêk'ha (Lassen, *Ind. Alterth.*, p. 855).

(2) Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 726 ; et Appendice, p. XVIII.

(3 Le *Ravi* actuel, celui des cinq fleuves du Pendjâb qui passe à Lahor.

(4) *Mahâbh.*, VI, 56, v. 2415, dans Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 728. — Les Kâçi ou *Khasïa* sont les habitants de l'Himalaïa cen-

gnait dans le Pendjâb au IVe siècle avant notre ère, et qui opposa une résistance courageuse aux armes d'Alexandre, était sans nul doute un prince de cette dynastie de Poûrou. Le Soûrâshtra, notre Goudjérât actuel (1), fut aussi gouverné par une branche de la même famille (2).

Les peuples issus d'Anava, le frère de Poûrou, occupèrent cependant diverses parties du Pendjâb, et la vallée même du Sindh inférieur. Deux des fils d'Anava, Yadou et Drouhiou, furent la souche de ces deux grandes nations de l'Inde ancienne que nous avons nommées tout à l'heure, les *Yadava* et les *Bhôdja*. Ces deux nations se partageaient l'une et l'autre en un grand nombre de tribus puissantes, dont beaucoup jouent un rôle actif dans l'Épopée indienne (3): Les *Yadava* occupaient tout le pays

tral (Lassen, *ibid.*, p 396, et Appendice, p. XLVI). Djaïati est aussi qualifié dans la tradition épique de roi des Kâçi (id., p. 713. Comp. 599, et Append., p. XXIX). Les *Tchédi* habitaient dans la même région, mais leur demeure n'est pas indiquée d'une manière plus précise (*ibid.* p. 607 sq.). Dans les dynasties des Pourâna, les *Tchédi* (très-probablement des *Djéts*) sont également rattachés à la famille des Yadou (*ibid*, Append., p. XVIII).

(1) Lassen, *op. cit.* p. 105.

(2) Id., p. 727 sq.

(3) Dans la plupart des Pourâna, les Bhôdja descendent non de Drouhiou, mais de *Haïhaia*. Dans le Mahâbhârata, les Haïhaia sont seulement une des plus grandes tribus des Yadava (Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 599, 611, 727, etc.). Les Haïhaia sont aussi nommés dans quelques Pourâna *Djâta*, *Sou-Djâta* et *San-Djâta* (*ibid.*, Append., p. XXVII). M. Wilson a été frappé de l'analogie de ce nom de Haïhaia avec celui des *Haïathéléh* ou

qui est à l'ouest du Gange supérieur, et s'étendaient sur le Radjpouth'ana actuel jusqu'aux monts Vindhyâ (1). Leur première capitale fut *Pratishthâna*, au confluent de la Yamounâ ou Djemna et du Gange (2) ; plus tard, la résidence royale fut transportée à *Hâstinapoura*, sur le Gange, dans la Mésopotamie que forment ici ce fleuve et la Djemna (3). Les *Bhôdja* occupaient originairement la vallée du Gange et les pays qu'arrosent ses nombreux affluents; un roi hindou célèbre dans les traditions épiques, Djarâsandha, prince du Magadha (le Béhar actuel), expulsa de cette contrée dix-huit de leurs tribus et les obligea de se réfugier dans l'ouest (4). Ce fut sans doute dans le même temps qu'une partie des Yadava

Ephthalites (*Ariana Antiqua*, p. 388); mais ce rapprochement ne saurait être fondé, par une foule de raisons que l'ensemble même des recherches exposées dans ce mémoire nous dispense de développer ici. Encore bien moins doit-on s'arrêter à une conjecture antérieure du même savant, qui avait cru voir dans les *Haïhaia* des poëmes hindous, les *Hoeïhou* (Ouigours) des annales chinoises (*Vischnou Pourana*, p 419) ! M. Tod nous apprend qu'une petite tribu radjpoute des Baghelakhand, dans la vallée supérieure de Sohagpur, porte encore le nom de *Haïhaia* (*Annals and Antiq. of Radj.*, I, p. 39). — Dans le Vichnou Poûrana, il est dit que Yadou, fils de Djaïati, eut quatre fils qui se répandirent dans l'est, l'ouest, le nord et le sud de la terre.

(1) Lassen, *Ind. Alterthumsk.*, I, 727.

(2) Id., p. 128. Djaïati est nommé roi de Pratishthâna (p. 713; Comp. Append, p. xxix).

(3) Id. p. 127 et 597; et Append., p. xxvi sqq. Le pays compris entre la Djemna et le Gange s'appelait alors *Antarvêdi*; c'est aujourd'hui le *Douâb*.

(4) Id., p. 610. Cp 556 sqq.

se virent aussi contraints d'abandonner leurs anciennes demeures sur la Yamounâ (la Djemna) et de se retirer plus au sud (1). Dans les écrits hindous antérieurs aux grandes épopées, un peuple du sud voisin des monts Vindhyâ et du Soûrâshtra, les *Sâtvata*, est aussi nommé *Bhôdja*. Le Mahâbhârata parle des Sâtvata et des Bhôdja comme de deux peuples distincts, mais de même origine. Les Bhôdja du Sud paraissent fréquemment en étroite alliance avec les Yadava (2). *Djât* et *Bhôdia* sont au reste deux noms étroitement et perpétuellement unis, dans les temps actuels comme dans les temps anciens, dans l'histoire comme dans les traditions épiques. D'après les renseignements locaux recueillis sur les contrées du Sindh inférieur par un voyageur musulman du xe siècle de notre ère, Ibn-Haukal, le pays que nous nommons actuellement Sindhi avait eu pour habitants primitifs trois grandes tribus sœurs, les *Djath*, les *Meyd* et les *Bodha* (3). Nous avons déjà dit que les habitants des plaines du Pendjâb désignent les indigènes des hautes vallées de l'Himalaïa occidental sous le double nom de *Zâds* et de *Bhothias*, deux dénominations synonymes pour eux de Tibétains (4). Enfin, dans les Poëmes et

(1) Id., p. 616 Cp. 624 sq.

(2) Id., p. 611 sq., et Append., p. xxviii. Cp. le *Râdjatarangini*, *Hist. des rois du Kachmîr*, trad. fr. de M. Troyer, t. II, p. 311 sq. Paris, 1840, in-8°.

(3) Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 233 sq., 1849, in-4°. Cp p. 43, et ci-dessus, p. 83; et sur les Meyd, ci-après, p. 111, note 1.

(4) Ci-dessus, p. 95.

dans les Pourâna, les *Yadava*, les *Haïhaia* ou *Djâta* et les *Bhódia* sont toujours présentés dans un rapport étroit de parenté et de destinées historiques.

Si maintenant nous sortons des fictions épiques pour rentrer dans le domaine des faits réels, nous disons qu'il est impossible de méconnaître dans les *Yadava* les *Djâts* actuels de la région du Sindh. La ressemblance, nous dirions presque l'identité des noms, n'est qu'une de leurs moindres analogies. Non-seulement l'habitation géographique est précisément la même, — toute la région de plaines qui se trouve comprise d'un côté entre le cours supérieur du Gange et l'Indus, de l'autre entre le Kachmir et les monts Vindhia (1); — mais les circonstances mêmes de l'histoire des Yadava sont autant d'indices de leur origine. *Djaïati*, le père de la race, n'en est encore que le symbole personnifié selon le génie de l'Orient, ou plutôt selon le génie de tous les peuples primitifs; tous ses fils, tous ses descendants, ou en d'autres termes les peuples et les tribus qu'un lien de fraternité native rattachait à la nation djate, ont pour demeure et pour théâtre des faits que la tradition leur attribue, soit la région mésopotamienne (le Douâb) renfermée entre le Gange supérieur et la Djemna, c'est-à-dire un pays dont les Djâts occupent encore aujourd'hui les cantons supérieurs (2), et où des chefs djates s'é-

(1) Voy. ci-dessus, p. 81.
(2) Ci-dessus, p. 90 sq.

taient formé des principautés même dans le dernier siècle (1) ; soit les districts montueux du Radjpoutana, entre la Djemna et le Goudjérât, dont les Djâts, nous le savons, forment la population aborigène; soit enfin les plaines mêmes de la Pentapotamie indienne, ou du *Pendjâb*, selon l'expression persane. Une autre circonstance particulièrement importante dans la tradition antique, c'est la communauté d'origine qui est expressément indiquée entre les Yadava et les Bhôdja, « ces deux peuples les plus puissants de l'Inde primitive ; » car le nom de *Bhôdja* reproduit sans altération celui de *Bhôthia*, le seul sous lequel les Hindous connaissent les peuples du Tibet (2), et que dans le Pendjâb même les habitants de la plaine donnent encore, ainsi que nous l'avons vu (3), aux tribus djates de la montagne. D'un autre côté, l'habitation originaire des Bhôdja, avant qu'un roi hindou les eut refoulés vers le sud-ouest, avait été sur le Gange inférieur, dans le Bengale et le Béhar actuels, là où tout indique en effet que des peuples de langue tibétaine ont précédé la population hindoue (4); et le titre de roi des Khâci, c'est-à-dire des montagnards de l'Himalaïa (5), que le poëte du Mahâbhârata donne à Djaïati, le

(1) Voyez J. Rennell, *Memoir of a Map of Hindoostan*, Lond., 1793 (3rd edit.), p. cxviii, in-4°; G. Thomas, *Military Memoirs*, p. 111, édit de Londres, 1805. in 8°; etc., etc.

(2) Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 441; Vigne, *Kashmir*, II, 248, etc.

(3) Ci-dessus, p. 94.

(4) Id., p 91.

(5) Lassen, *Ind. Alterth.*, p. 57 et 129.

père de la race des Yadava, reporte également leur berceau vers la région himalaïenne (1). La tradition mythique et l'observation actuelle s'accordent donc à donner aux Djâts une origine tibétaine.

Il importe peu que dans l'histoire héroïque de l'Hindoustan les rois des Yadava figurent parmi les dynasties hindoues; car tout indique que le culte des Brahmanes avait été accepté de très-bonne heure par une portion au moins des Yadava, ou plutôt qu'il leur avait été imposé dès l'époque de l'arrivée des Ariahs dans le Pendjâb (2). Les monuments du culte brahmanique même antérieurs au Mahâbhârata rangent en effet les fils de Djaïati dans la caste guerrière de la nation arienne (3); et d'ailleurs l'établissement des Hindous irâniens dans les pays situés à l'orient du Sindh, déjà antérieurement occupés par les Yadava descendus de la région himalaïenne, paraît avoir eu pour résultat une fusion partielle entre les deux races, comme le prouve la transformation physique qui s'est opérée en partie chez les Djâts de la plaine. Au point de vue religieux et politique (4), et même à certains égards au point de

(1) Des traces de polyandrie, cet usage caractéristique de la race tibétaine, se trouvent dans le Mahâbhârata attribuées aux Khâcia (Lassen, *op. cit.*, p. 642 et suiv., et Append., p. LXXXII).

(2) Voyez ci-dessus, p. 88.

(3) Colebrook, *Miscellaneous Essays*, vol. I, p. 25. Lond., 1837, in-8°; Lassen, *ind. Alterthumsk.*, I, 726 et 730 Add. Append., p. XVIII sq.

(4) C'est de même sur la considération exclusivement tirée du fait religieux que M. Lassen (*indische Alterth.*, I, 643) regarde

vue purement historique, les Yadava pouvaient donc être regardés, à l'époque de la composition du Mahâbbârata, comme appartenant à la nation hindoue. Mais sous cette assimilation le fait ethnologique n'en subsistait pas moins, établissant de race à race une de ces délimitations profondes, impérissables, que rien n'efface jamais complétement entre les nations de différente origine. Aussi voyons-nous que même dans l'Épopée sanscrite, ainsi que dans le livre des Lois de Manou, de fréquentes allusions sont faites à l'origine impure, ou non arienne, de la race de Yadou (1); et la distinction n'est pas moins tranchée dans l'observation actuelle et directe des deux peuples. Ainsi le major Tod, à qui l'Europe doit un précieux ouvrage sur le Radjpoutana, mais qui par malheur s'égare trop souvent dans des spéculations systématiques lorsqu'il sort du cercle de ses études positives, le major Tod, disons-nous, avait cru pouvoir ranger les Djâts des États radjpoutes, dont ils forment toute la population agricole, parmi les purs Hindous, sur ce fait qu'ils figurent dans quelques listes des tribus radjpoutes (2); mais à ce sujet M. Elphinstone, auteur d'une excellente Histoire de l'Inde, fait observer avec toute raison que M. Tod lui-même détruit en grande partie les conséquences

les Yadava comme Hindous. La question ne s'est pas du tout présentée à l'esprit de M. Lassen sous son aspect ethnologique.

(1) Lassen, *ind. Alterth.*, I, 821.

(2) Tod, *Annals and Antiq. of Radj.*, I, 106. Lond., 1829, in-4°.

du fait allégué, lorsqu'il ajoute que bien que leur nom soit dans les listes ils ne sont cependant jamais regardés comme de vrais Radjpoutes, et que pas un Radjpoute ne s'allierait avec eux par un mariage(1).

On pourrait s'étonner que des rapports si nombreux, et, nous osons le dire, d'une si frappante évidence, aient pu échapper à l'homme éminent dont le vaste savoir et la rare sagacité ont porté tant de clartés dans les obscures profondeurs des origines hindoues, si l'on ne savait par mille exemples que souvent les solutions les plus simples sont celles qui se présentent les dernières à la pensée. L'identité des Yétha de la Transoxane et des Haïathéléh ou Ephthalites, indiquée par des rapports non moins simples et non moins frappants, n'était-elle pas aussi restée jusqu'à présent inaperçue? D'ailleurs M. Lassen, en trouvant le nom de *Djartika* employé dans le Mahâbhârata pour désigner un peuple du nord-ouest de l'Inde, et en identifiant ce mot avec le nom des Djâts (2), aura été détourné de rechercher une autre identification dans les textes antiques. Nous sommes disposés à accepter ce rapprochement comme exact; mais il ne nous paraît impliquer nulle contradiction avec celui que nous présentent les noms de Djaïati et de Yadava. Ces dernières appellations, il ne faut pas l'oublier, étaient uniquement fournies par les vieilles traditions des

(1) Elphinstone, *Hist. of India*, I, 437 sq. Add., p. 432.

(2) *Indische Alterthumskunde*, I, 97 et 821. Cp. 397; et *de Pentapot. Ind.*, 20.

temps primitifs; tandis que le nom des Djartika aurait été appliqué dans les catalogues géographiques du poëme à un peuple en quelque sorte contemporain. Ce pouvait être le même nom, mais tiré de sources différentes, et gardant sous sa double forme le cachet de sa double origine.

En résumé, les anciens poëmes sanscrits, dont la composition primitive remonte indubitablement à une grande antiquité, nous montrent dès lors la nation djate, d'origine tibétaine, établie depuis un temps immémorial dans les larges plaines du Pendjâb, dans la vallée du Sindh et au pied septentrional des monts Vindhya en remontant de là jusque vers les sources du Gange. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris de trouver une des tribus djates les plus remarquables, celle des *Khattis*, qui a ses campements principaux — ses habitudes sont presque exclusivement pastorales — entre le Tchènab et le Ravi, dans le S.-O. de Lahor, déjà citée sous le nom tout à fait identique de *Kathéens*, Καθαῖοι, dans les historiens des expéditions d'Alexandre, au IVe siècle avant J.-C. (1); non plus que de voir les *Djâts* de la vallée inférieure de l'Indus mentionnés comme habitants très-anciens du pays dans un livre indien qui paraît avoir été écrit vers le milieu du IIIe siècle avant notre ère (2), et

(1) Arrianus, *de Expedit. Alex.*, V, 22; comp. Strab., lib. XV, p. 699. Et pour les Khattis actuels, Alex. Burnes, *Voy. à Boukhara*, trad. fr., t. I, p. 125, et *Journ. of Geogr. Soc.*, III, 146. Add. Lassen, *ind. Alterth.*, I, 653, note.

(2) Cette date approximative se déduit des indications mêmes

dont l'auteur persan du *Modjmel-altevaryk* nous a conservé de curieux extraits qui ont été traduits par M. Reinaud (1). Encore moins aurons-nous à remarquer la mention du même peuple dans les relations que les historiens arabes et persans nous ont laissées des premières conquêtes musulmanes dans la vallée du Sindh à partir du VIIe siècle de notre ère (2), de la célèbre expédition de Mahmoud le Ghaznévide au commencement du XIe siècle (3), et de celles du farouche Timoûr en 1399 (4). C'était sur ces indications accidentelles que s'appuyaient

du texte. Voyez le *Mémoire sur l'Inde* de M. Reinaud, p. 68. Paris, 1849, in-4°.

(1) *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde*, p. 25 sqq. et p. VII. Paris, 1845, in-8. — Les *Meyd* qui figurent ici comme une grande tribu indigène à côté des Zâth, sont indubitablement les *Maïr*, ou *Mèr*, qui occupent encore une partie du Sindhi à côté des Djits. Voyez Tod, *Annals and Antiq. of Radj.*, II, 323, etc. Add. Chr. Lassen, *Zeitschr. für die Kunde des Morgenl.*, t. III, 1840, p. 189, et *Ind. Alterth.*, I, p. 369. Les *Mèra* du Radjpout'hana, frères des *Maïr* du Sindhi, appartiennent, selon leurs propres traditions recueillies par le major Tod, à la race des *Kchita*, nouvelle modification du nom des Djits ou Djâts.

(2) Beladori, fragment traduit pour la première fois par M. Reinaud d'après le ms. de la Bibliothèque de Leyde, dans ses *Fragments relatifs à l'Inde*, p. 214, et XVIII sqq. Comp. ci-dessus, p. 86.

(3) Mirchondi *Hist. Gasnevid.*, ed. Wilken, p. 225; J. Malcolm, *Hist. de Perse*, trad. fr., II, 37; Ferichtah, dans Tod, *Ann. and Antiq. of Radj.*, I, 108. Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 272.

(4) *Histoire de Timur-bec*, trad. du persan de Cherefeddin par Petis de la Croix, t. III, p. 77. Paris, 1722, in-12.

principalement ceux qui croyaient y retrouver la trace des anciens Gètes de race teutonique (1); aujourdhui que nous savons quelles sont dans le nord-ouest de l'Inde l'importance et l'extension de la race djate, nous pouvons rendre leur vrai caractère aux mentions que l'histoire en a faites à diverses époques.

Maintenant aussi que nous savons précisément ce que sont les Djâts, nous n'aurons pas besoin de justifier par de nouveaux développements l'identification que nous avons faite entre eux et les *Yétha* des auteurs chinois.

Entre les Djâts et les Yétha, les rapports sont en effet nombreux et nous paraissent concluants.

Tout est identique chez les deux peuples : le nom, l'origine, les usages nationaux dans certains traits particulièrement caractéristiques, et nous pouvons même ajouter l'habitation géographique.

Le nom : car la transcription chinoise rend d'une manière aussi exacte et aussi rapprochée que le comporte la nature de la langue et de l'écriture de la Chine l'ethnique *Djât*, qui, même dans certains cantons de l'Inde, prend, ainsi que nous l'avons vu (2), les formes provinciales de *Djète* et de *Yeut;*

L'origine : car au rapport exprès des annales chinoises, la langue des Yué-tchi ou Yétha était le tibétain : et nous savons aujourd'hui que les Djâts de

(1) Ci-dessus, p. 80.
(2) Ci-dessus, p. 82, note.

l'Himalaïa occidental, c'est-à-dire de la région d'où sont descendus ceux du Pendjâb et du Radjpoutana, sont de purs Tibétains par la langue et le type physique ;

Les usages : car il en est un entre autres, le plus frappant de tous et le plus caractéristique, celui de la polyandrie, qui existait chez les Yétha, et que nous savons par le témoignage unanime de tous les voyageurs être exclusif aux populations tibétaines ;

L'habitation géographique, enfin : car la race djate étant, comme tout l'indique, indigène du Tibet occidental, il est aisé de comprendre que quelques-unes de ses tribus aient pu aller chercher autrefois avec leurs troupeaux des établissements dans le nord de la même région.

Il ne faut pas oublier que nous n'avons encore sur la géographie, l'histoire et l'ethnographie du Tibet intérieur que des notions extrêmement incomplètes; que nous ignorons non-seulement quels ont été dans les temps anciens la distribution et le mouvement des peuples de cette grande région, mais encore quels y sont aujourd'hui la classification précise et les rapports de consanguinité des peuples et des tribus qui l'habitent ; que l'on ne saurait dire conséquemment quelle étendue de pays les populations djates y ont autrefois occupée ou y occupent encore au delà de ce qu'on nomme le Petit Tibet, en remontant au nord et au nord-est vers le bassin de la rivière de Yarkand et vers le Tangout. Il faut donc nous en tenir aux indications mêmes qui nous sont

fournies, d'un côté par les annales anciennes de la Chine, et de l'autre par les traditions épiques de l'Inde, sans que le défaut de renseignements actuels nous empêche de reconnaître le parfait accord de ces indications entre elles et avec les faits que les explorateurs européens ont pu de nos jours observer directement.

Si le passé nous avait légué sur l'histoire propre des pays et des peuples tibétains des notions que peut-être l'avenir nous réserve, nous y pourrions trouver d'utiles renseignements sur beaucoup de faits qui se lient directement au sujet qui nous occupe. Peut-être saurait-on par là si après la destruction du royaume des Kouchans de la Transoxane par l'invasion turque de la seconde moitié du VIe siècle (1), et le refoulement d'une partie au moins des Yétha dans les cantons montueux qui couvrent au nord et au sud les deux pentes du Hindou-kôh, les tribus de ce peuple, que les relations chinoises nous représentent comme ayant gardé même a cette époque une partie de leurs habitudes pastorales (2), ne s'écoulèrent pas à l'orient, en remontant les hautes vallées du Badakhchân actuel ou la vallée du Sindh au nord du Kachmîr, pour rentrer au cœur même des contrées alpines occupées par leur propre race. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui, s'il en faut croire deux excellents observateurs de la haute région de l'Oxus, le lieutenant Wood et Alexandre

(1) Ci-dessus, p. 77.
(2) Id., p. 60.

Burnes, la population du Badakhchân est entièrement tadjike sans aucune trace apparente d'immixtions étrangères (1), et qu'ainsi il ne paraîtrait pas que les Djâts ou Yétha du Tangout aient pu se fondre dans ces populations de race persane; tandis que la haute région qui confine immédiatement au Badakhchân du côté de l'est et du sud-est est encore aujourd'hui le domaine de la race tibétaine. On se demande s'il n'y eut pas quelque rapport entre ce retour des Yétha de la Transoxane dans l'ouest du Tibet, et les mouvements de populations que les annales chinoises du VIIe siècle y indiquent vaguement, mouvements qui eurent pour résultat la formation, dans le Tibet occidental, d'un État puissant que les Chinois nomment royaume des *Toufans* (c'est-à-dire des Tibétains)? Ce nouveau royaume tibétain s'assujettit par les armes, vers la fin du VIIe siècle, les pays de Khotân, de Yarkhand et de Kaschghâr; il porta même un moment sa domination dans le pays de Ferghanâh, sur le Jaxartès ou Sihoun supérieur, et il soutint de longues guerres, jusqu'à la fin du IXe siècle, contre les Turks et contre la Chine (2).

Quoi qu'il en soit de la part que les Yétha purent

(1) Voyez ci-dessus, p. 76, note 2.

(2) Gaubil, *Histoire de la grande dynastie Tang*, dans les *Mémoires sur la Chine*, t. XV, p. 478 sqq., XVI, 9 sqq., 139, etc.; Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, 2e partie, p. 491 sqq. et 457, et 1re partie, p. 163; Abel Rémusat, *Recherches sur les Langues Tartares*, p. 384; Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 137 et suiv.

avoir dans ces événements, il est certain qu'une partie au moins d'entre eux, après l'envahissement de la Transoxane par les Turks, était en effet rentrée dans le Tibet : Ma-touan-lĩn le dit expressément dans une des quatre notices que sous des titres différents il a consacrées à ce peuple (1), et son exactitude sur ce point est confirmée par le témoignage personnel d'un voyageur chinois du xe siècle, dont la curieuse relation a été traduite par Abel Rémusat dans son *Histoire de la ville de Khotan* (2). D'après ce double témoignage, les descendants des anciens Yué-tchi — nous savons que ce nom ne diffère pas de celui de Yé-tha — occupaient à cette époque du xe siècle (vers l'année 938), sous le nom de *Tchoung-yan-siouan* (3), un pays situé à l'extrémité nord du Tibet sur les confins du grand Désert de sables, non loin à l'orient du lac de Lop, petite mer intérieure où vient aboutir tout le système d'eaux du bassin de la rivière de Kaschghâr. Il est bon de remarquer que cette contrée est précisément celle qu'avaient autrefois habitée les Yué-tchi ou Yé-tha, et d'où ils avaient été expulsés par les Hioung-nou vers l'année 162 avant notre ère (4); ils n'avaient ainsi fait que reprendre possession, après huit cents ans, d'un pays qui déjà avait été le leur, et où plusieurs de leurs tribus étaient même restées, ainsi

(1) Ci-dessus, p. 47.
(2) *Hist. de la ville de Khotan*, p. 78.
(3) Abel-Rémusat, *loc. cit.* écrit *Tchoung-yun*.
(4) Ci-dessus, p. 29.

que nous l'avons vu, sous le nom de *Petits Yué-tchi* qu'elles n'avaient jamais quitté, puisque le voyageur chinois que nous venons de citer les retrouva encore, en l'année 938, dans le canton que l'ancienne histoire leur attribue (1).

Nous voyous encore dans les sources chinoises du septième au dixième siècle que le pays qui avoisine immédiatement le lac de Lop, dans le sud ouest de Tourfan et de Hami, était connu des populations turques limitrophes sous un nom que les auteurs chinois écrivent *Cha-tho* (2). Le pays de Cha-tho avait appartenu longtemps aux rois du Tibet; plus tard, il leur fut enlevé par les Turks, et ceux de cette nation qui s'y établirent en reçurent le nom de Turks Cha-tho (ou plutôt Turks *de* Cha-tho), sous lequel ils ont joué un rôle notable dans l'histoire de la Tartarie et du nord de la Chine (3) Dans l'opinion de plusieurs savants, le nom véritable, le nom indigène de ces Turks de Cha-tho était celui de Tagazgaz, et ils appartenaient à la race Ouïgoure, branche si importante des nations turques (4). Mais pour nous en tenir à ce qui se rapporte directement au sujet de nos recherches, il ne nous paraît pas douteux que le mot Cha-tho, désignant depuis le

(1) *Histoire de la ville de Khotan*, p. 76.

(2) Gaubil, *Hist. de la grande dyn. des Tang*, *l. c.* XVI, 156; Deguignes, *Hist. des Huns*, t. II, p. 37.

(3) Deguignes, *ouvrage cité*, t. II, p. 34 sqq.

(4) Deguignes, *ibid.*, p. 37; Reinaud, *Introduction* à sa traduction française d'Abou'lféda, p. CCCLIX et suiv.

VIIe siècle de notre ère (car on ne le trouve pas mentionné auparavant) le pays où s'était retirée une fraction importante des Yétha après leur sortie des pays de l'Oxus, ne soit une nouvelle transcription du nom même de ce peuple, c'est-à-dire le nom de *Djât* que les Chinois avaient connu cette fois par l'intermédiaire des Turks, sans en soupçonner le rapport avec le nom des Yué-tchi et celui des Yétha de leurs anciens auteurs. Ce rapprochement nous paraît recevoir, de l'ensemble des circonstances sur lequel il repose, un caractère de probabilité très-voisin de la certitude.

Ce qui donne surtout au fait que nous mentionnons ici un intérêt tout particulier, c'est que nous y retrouvons l'origine d'une dénomination qui a exercé sans succès la sagacité d'hommes considérables dans la science : nous voulons parler du nom de *Djétèh* cité très-fréquemment au commencement du XVe siècle, dans l'historien persan Chéref-eddîn, auteur de la vie de Tamerlan. Chéref-eddîn avait pris ce nom, ignoré jusque-là de tous les auteurs musulmans, des mémoires turks sur lesquels il composa son histoire; les auteurs chinois viennent de nous dire en effet *que les Turks nommaient Cha-tho le pays qui environne le lac de Lop*. L'identité est palpable. Et quant à l'origine même de ce nom de *Cha-tho*, dont la véritable forme, *Djétèh*, nous est donnée par l'historien persan, il est, nous le répétons, difficile de n'y pas reconnaître le nom des *Djâts* qui étaient revenus chercher un établisse-

ment près du lac de Lop après leur sortie du Tokharestan, c'est-à-dire, selon toute apparence, dans la première moitié du VIIe siècle.

Le nom de *Djétèh* avait fini par recevoir chez les Turks orientaux une acception très-étendue. Dans Chéref-eddîn et dans les auteurs qui l'ont copié, ce nom s'applique à l'ancien royaume des Ouïghours, où sont situées les villes de Hami et de Tourfan, au pays de Kaschghâr et à notre Dzoûngarie actuelle au pied de l'Altaï, c'est-à-dire aux pays qui, après la mort de Tchinghiz-khân, avaient formé, avec le Maouaran-nahar ou Transoxane et le pays de Khârizm, le royaume de Tchagataï (1). Cette acception résulte non-seulement des nombreux passages où l'historien de Timoûr parle d'une manière générale des khans de Djétèh, dénomination sous laquelle il désigne toujours les rois du Tchagataï (2), mais aussi des villes et des pays qu'il attribue nominalement au Djétèh, lorsqu'il raconte en détail les différentes expéditions de Timoûr dans cette contrée (3).

(1) *Histoire généalogique des Tatars*, trad. d'Abulgasi-Bayadurchan, p. 387 et 406. Leyde, 1726, in-12; Deguignes, *Hist des Huns*, t. III, p. 309, 1757

(2) *Histoire de Timur-bec*, trad. du persan de Chéref-eddîn par Petis de la Croix. Paris, 1722 4 vol. in-12, t. I, p. 26, etc, etc. Pour Chéref-eddîn, *Djétèh* et *Mongolistan* sont des termes synonymes, à cause évidemment de l'origine mongole des Khans de Tchagataï, issus de Tchinghiz-khân. Voy. l'ouvrage cité, t. I, p. 152 et 439; II, 49 et 53; III, 214 sq., etc.

(3) Les principales de ces expéditions sont celles de 1371

L'erreur où de nombreux écrivains ont été entraînés par une apparente ressemblance de noms, quant à l'identité prétendue des Yétha de la Transoxane et des anciens Gètes de la Dacie danubienne, cette erreur n'a pas manqué de se renouveler ici pour le pays de Djétèh (1). Le savant académicien qui a donné, dans le tome XIII des *Notices et Extraits*, l'analyse du *Mésalek-alabsar* de Schéhâbeddîn, a bien vu le peu de fondement de cette hypothèse (2); mais lui-même n'a pu rien trouver de satisfaisant sur le nom de *Djétèh*, parce qu'en effet les sources arabes et persanes, les seules qu'il eût interrogées, ne lui pouvaient rien apprendre à ce sujet (3). Nous croyons que les faits et les témoi-

(*Hist. de Timur-bec*, t. I, p. 220 sqq.), de 1389 (*id.*, t. II, p. 35 sqq.), de 1390 (*id.*, p. 66 sqq.), et de 1399 (*id.*, III, 214 sqq). Cp. Deguignes, *Hist. des Huns*, t. IV, 1758, p. 4 et suiv.

(1) Voyez notamment le mémoire de d'Anville sur les Gètes, *Mem. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXV, 1759, p. 38.

(2) Et. Quatremère, dans les *Notices et Extraits*, t. XIII, p. 230.

(3) Nous croyons devoir transcrire ici la note tout entière que M. Quatremère consacre à cette question dans l'endroit que nous venons de citer, non-seulement à cause du grand savoir de l'auteur, mais surtout parce qu'il est le seul des savants modernes à notre connaissance qui ait donné une attention un peu sérieuse à ce point de géographie asiatique : « Je dois dire un mot d'un nom de contrée ou de peuple qui se rencontre chez plusieurs écrivains orientaux, et auquel des savants distingués ont donné, je crois, trop d'importance : je veux parler du mot *Djéta*, ou *Djétèh*. On lit dans le *Fakihat-alkholafa* d'Ebn-Arabschah, p. 48 : « Il s'empara des contrées où dominaient les Mongols et les Djéta. » Ailleurs (p. 232; cp. 235): « Les contrées des

gnages que nous avons réunis rendent très-clair ce qui était fort obscur.

Mongols et des Djéta. » Le même historien atteste (*Vita Timuri*, t. I, p. 368, 370) que le pays de Kapdjak avait pour limites du côté de l'orient des cantons qui touchaient au Turkestan et au pays de Djéta. C'est surtout dans le Zafer-Naméh (de Chéref-eddîn) qu'il est fait une mention fréquente des expéditions de Timour dans le pays de Djétèh (*Histoire de Timur-bec*, t I, p. 26, 28, 30, etc.). On lit dans le *Matla assaadeïn* (ms. persan de l'Arsenal): « Avis Oghlan avait tué Nakdjihan, qui était le khan de Djétèh, et le trouble régnait parmi les Mongols. » Et plus bas : « S'étant enfui du pays de Djétèh, il vint à Kaschgar. » Cette contrée avait des princes qui descendaient de Tchagataï, fils de Tchinghiz-khan. Ainsi qu'on le voit par le récit des expéditions de Timour, ce pays s'étendait au N.-E. du Ma-wara-annahar, au N. du Mongolistan, et se prolongeait jusqu'à l'Irtisch, et même plus loin; car on lit dans un passage du Zafar-Naméh: « Le pays de Djétèh jusqu'au Khataï. » Les frontières vers le midi ne paraissent pas avoir dépassé le lac Balkasch; car nous voyons, dans un passage du même livre, que le lieu nommé Isi-gheul faisait partie du Mongolistan. Il ne faut pas, ce me semble, regarder le nom de Djétèh comme désignant une grande branche des nations de l'Orient, ni comme rappelant le peuple antique connu sous la dénomination de *Gètes*. Le mot de *Djétèh*, ou *Djéta*, est un terme dont l'origine est fort récente; on le chercherait inutilement chez les auteurs orientaux antérieurs au XVe siècle de notre ère. Il ne commence à paraître que chez les écrivains qui ont rapporté la vie de Timour. Il est donc probable qu'il doit son origine aux Turks orientaux, et qu'il a pris naissance en même temps que les dénominations de *Kasak*, de *Sart*, de *Sirr*, de *Kalmak*, et autres qui datent de la même époque. Il fut employé pour désigner une nation composée de tribus mongoles et autres, qui occupait, comme je l'ai dit, une vaste étendue de pays vers les bords de l'Irtisch. Comme le mot *Djétèh*, ou *Djéta* ne paraît pas avoir de signification dans la langue des Turks orientaux, on pourrait croire que, comme ce-

Ici se termine le champ de recherches que nous avions à parcourir dans ce mémoire.

Nous croyons avoir démontré par un ensemble concordant de preuves historiques :

1° Que les *Huns Ephthalites* des historiens grecs de la période byzantine, les *Thédali* des chroniqueurs arméniens et les *Haïathélèh* des auteurs persans, sont les *Yétha* des annalistes chinois;

2° Que les *Yétha* étaient de la même famille, et portaient le même nom que les *Djâts ou Djèts*, peuple d'origine tibétaine qui forme la population principale du nord-ouest de l'Inde.

Un enchaînement naturel de faits secondaires liés au fait principal que nous avions à examiner, nous a conduits à plusieurs questions accessoires dont l'importance historique et ethnologique n'avait pas été jusqu'ici bien appréciée.

Nous avons montré que les anciennes compositions épiques des Hindous renferment, sur les origines de la race djate et sur la haute antiquité de son établissement dans le nord de l'Inde, des indications précieuses qui jusqu'à présent y étaient restées inaperçues.

lui d'Uzbeks, il devait son origine à un prince qui avait régné sur cette contrée. Au surplus, il paraît que le nom ne subsista pas très-longtemps, car je ne l'ai plus retrouvé chez les écrivains orientaux qui sont postérieurs à Abd-errazak; et les écrivains russes, si je ne me trompe, n'en font aucune mention, à moins qu'on ne veuille reconnaître un débris de cette nation dans les *Tchat*, peuple d'origine tartare qui, au rapport de Fischer (*siber. Gesch.*, I, 308), habite la Sibérie.»

Nous avons éclairci l'origine, jusqu'à présent inexpliquée, d'une dénomination géographique qui tient une place importante dans l'histoire de l'Asie centrale au moyen âge.

Enfin, et c'est là peut-être le résultat le plus considérable de notre travail, nous avons restitué les titres de toute une race d'hommes, dont le nom même était presque inconnu, et à laquelle il faudra donner désormais une place notable dans le tableau des nations de l'Asie.

